

L'ABEILLE

PER
A-76
CON

Revue mensuelle de la Jeunesse

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LA PRAIRIE, P. Q.



JUIN 1947

Vol. XXII — No 10



Seigneur, sauvez-nous, nous périssons

TABLE DES MATIÈRES

<p><i>Juin, mois du Sacré-Cœur</i> 291</p> <p><i>Le Congrès marial d'Ottawa</i> 292</p> <p><i>Fleurs de sang</i> 293</p> <p><i>Le Frère Elphège-Marie</i> 296</p> <p><i>La fête de papa... La scarpologie</i> 297</p> <p><i>Jean-Marie de la Mennais</i> 298</p> <p><i>Martyrs du Christ</i> 300</p> <p><i>Retour au bercaïl</i> 302</p> <p><i>De la perspicacité</i> 303</p> <p><i>La famille Joseph Poulin</i> 303</p> <p><i>Histoire de carrosse</i> 304</p> <p><i>Le coin de la jeune fille</i> 305</p>	<p><i>La famille Arthur Fortier</i> 308</p> <p><i>Amusons-nous... Classe modèle de B'ham</i> ... 309</p> <p><i>Le cardinal Lavigerie</i> 310</p> <p><i>Le prêtre</i> 311</p> <p><i>Je me souviens</i> 312</p> <p><i>La fleur de Marthe</i> 314</p> <p><i>Bricolage... Marchepied</i> 315</p> <p><i>Les plantes en voyage</i> 316</p> <p><i>Le concours de Pâques</i> 317</p> <p><i>De quoi vous entretenez-vous</i> 318</p> <p><i>Table générale des matières</i> 319</p> <p><i>Mots croisés</i> 320</p>
---	--

TARIFS de L'ABEILLE pour 1947-48

Les prix de toutes choses ont monté considérablement au cours des dernières années. C'est pourquoi toutes les revues ont été contraintes d'augmenter leurs tarifs.

Grâce à l'accroissement de son tirage, L'ABEILLE a pu maintenir son bas prix jusqu'aujourd'hui... Mais, à son tour, elle se voit obligée de demander un sacrifice à ses Lecteurs et Lectrices. Pour faire face à la hausse déjà produite, comme à celle qui s'annonce dans un avenir très prochain, les prix suivants seront en vigueur dès septembre prochain :

	Canada	Etats-Unis	France
1 abt individuel	\$ 1.00	\$ 1.00	120 fr.
5 abts, même adresse	4.00	4.50	500 —
10 — et plus —	7.50	8.00	900 —

Les zélateurs et propagateurs recevront un abonnement *gratis*, par dix abonnements payés à ces prix, ou des primes de valeur équivalente.

Ceux qui désirent profiter des vacances pour répandre "L'Abeille" dans leur milieu, n'ont qu'à nous demander des livrets d'abonnements pour faciliter leur travail.

Faites relier vos Abeilles, page 292.

C'est le temps de se réabonner, page 301.

A qui les bicyclettes? page 318.

POUR LES PRIX :

La fin de l'année arrive. Les prix sont appréciés de tous les élèves... mais aucun ne l'est plus que "L'Abeille" reliée.

Commandez-en au plus tôt... Douze années sont disponibles : 9 à \$ 1.00 le volume et 3 à \$ 1.25, port payé.

Remise de 20% pour 12 volumes et plus, avec le port à la charge du client.

Des Abeilles non reliées, tel qu'annoncé en mai, page 258, feront le bonheur des petits. Commandez de bonne heure.

N.B. — En septembre prochain, les écoles qui prennent DIX Abeilles ou plus, recevront le même nombre d'exemplaires qu'en juin pour leur permettre de faire la propagande dès l'ouverture des classes. Celles qui ne voudraient pas de cette quantité sont priées de nous en avvertir avant le 15 août.

Le retour des numéros non requis et non contremandés à temps sera à la charge de l'école et l'emballage devra en être très soigné pour que ces numéros nous parviennent en bonne condition et puissent servir de nouveau.

"L'Abeille" regrette de vous parvenir si tard. Elle était prête à aller sous presse dès le 1er mai et comptait vous arriver pour le 15. — Des circonstances incontrôlables, entre autres la livraison tardive du papier, sont la cause de ce désappointement.

<p style="text-align: center; font-size: 1.2em;">M E R C I</p> <p style="text-align: center;">et</p> <p style="text-align: center; font-size: 1.2em;">B O N N E S V A C A N C E S</p>	<p>à</p> <p>tous</p> <p>nos</p>	<p style="text-align: center;">COLLABORATEURS et COLLABORATRICES</p> <p style="text-align: center;">ZELATEURS et ZELATRICES</p> <p style="text-align: center;">LECTEURS et LECTRICES</p>
---	---------------------------------	--

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés

Abonnement : voir ci-dessus.

Directeur : Frère ARATOR-JOSEPH, La Prairie, P. Q.

JUIN, MOIS DU SACRÉ-CŒUR

Mon fils, donne-moi ton cœur.

Jésus nous a comblés de faveurs sans nombre.

A la vie naturelle, reçue le jour de notre naissance, il a ajouté celle de la grâce quand nous avons été baptisés.

Avons-nous eu le malheur de l'offenser dans la suite?... Avec quelle générosité il nous a accordé son pardon au saint tribunal de la pénitence!... Poussant plus loin son amour, il nous invite et nous presse de nous asseoir à la Table sainte où il nous sert l'aliment par excellence, son propre corps, cette nourriture divine qui fortifie notre âme et nous aide à parvenir à la vie éternelle.

Avec quel empressement répondons-nous à son appel et allons-nous le recevoir dans notre cœur?... Ne demeurons-nous pas trop souvent indifférents ou sourds à sa voix?

Après nous avoir rachetés et comblés de tant de bienfaits, il ne peut se passer de nous, semble-t-il, et il se fait mendiant d'amour... Il se tient à la porte de notre cœur; il y frappe; il veut y entrer et y faire sa demeure...

Cher Lecteur ou Lectrice, resterez-vous sourd à son appel?... Ouvrez-lui sans retard, et toute grande, la porte de votre cœur; invitez-le à y descendre souvent par la sainte communion; conservez ce cœur toujours pur, exempt de péché; dressez-y un trône d'amour où Jésus se plaise et d'où il régnera sur toutes vos affections, sur toutes vos facultés.

Pendant le mois de juin, communiquez souvent et demandez à Jésus de bénir le congrès marial qui va se tenir à Ottawa, pour que sa sainte Mère en soit glorifiée, et que son propre règne s'étende sur le monde entier; pour que les hommes cessent de l'offenser et se rendent dignes de la paix qu'ils implorent; qu'ils soient dignes de cette paix que les hommes ne peuvent donner et que nous ne devons attendre que de Dieu seul.



Jésus frappe à la porte de notre cœur...
Ouvrons-Lui.

Les vacances s'en viennent...

Si vous aimez les vacances, n'oubliez pas que Dieu n'en prend jamais. Tous les jours il continue à vous protéger et à vous combler de ses grâces.

De votre côté, pensez souvent à Dieu; car les vacances offrent de nombreux dangers: dangers pour le corps, dangers surtout pour l'âme et la vertu.

Pour les passer agréablement et sans accident, soyez bien fidèle à vos prières du matin et du soir; à l'assistance à la messe et à la communion fréquente... Choisissez bien vos camarades; fuyez le désœuvrement; aimez à rendre service et soyez toujours docile et obéissant.

C'est en agissant ainsi que Dieu vous bénira et que vous passerez d'heureuses et saintes vacances.

LE CONGRES MARIAL D'OTTAWA

(15-22 juin)

La sainte Vierge veut le retour de tous les peuples à son divin Fils. Comme une reine elle entreprend la visite de ses domaines pour gagner les cœurs de tous ses sujets.

Après avoir visité pendant quatre ans tous les coins de son royaume préféré, la France, elle a fait, l'an dernier, le voyage de Fatima à Lisbonne, répandant partout les grâces et les bienfaits sous ses pas.

Aujourd'hui c'est le Canada qui va la recevoir et lui présenter ses hommages. Ottawa, la capitale du pays, l'invite par la voix de son archevêque, à venir présider le congrès national qui doit s'y tenir du 15 au 22 juin.

La Vierge du Cap, connue sous le nom de "Notre-Dame du Très Saint Rosaire", et proclamée "Reine du Canada", lors de son couronnement en 1904, est déjà en route pour la capitale.

Imitant le geste de la Vierge de Boulogne, lors du merveilleux "Grand Retour" de France, elle a quitté son sanctuaire le 1er mai. Elle visitera tour à tour les différentes paroisses de la rive nord du Saint-Laurent, avec arrêt à Montréal, et celles de la rive sud de l'Outaouais, et présidera chaque soir les exercices du mois de Marie dans l'une ou l'autre de nos ferventes paroisses.

Marie se rend à Ottawa en Reine couronnée, dans ses plus beaux atours. Elle y montrera son grand cœur d'or qui aime tant les hommes et veut leur conversion et leur salut. Elle y redemandera la consécration du genre humain à son Cœur Immaculé, pour que Dieu convertisse la Russie et donne au monde cette paix que les hommes, voulant se passer de Dieu, sont impuissants à lui procurer.



Chers Lecteurs et Lectrices, le succès de ce magnifique congrès dépend en partie de chacun de vous. Prions avec une grande ferveur pour qu'il opère tout le bien que les organisateurs en attendent. Purifions nos cœurs, consacrons-les au Cœur immaculé de notre bonne Mère; engageons-nous à faire régulièrement la communion réparatrice du premier samedi de chaque mois demandée par Marie, et Marie assurera la paix au monde et à nos foyers.

Faites relier vos « Abeilles »

Vous aimez votre revue et désirez la garder?... Faites-la relier, **au plus tôt**.

Dès que vous aurez lu votre numéro de juin, envoyez-nous votre collection complète... Chacun est prié d'enlever les broches.

Prix de la reliure et du retour par la malle : 75 cents.

S.V.P. — Envoyez le montant requis **en même temps** que la revue.



Pendant que Sœurs et marins s'empressaient autour du lieutenant Henry, blessé à mort, des cris féroces retentissaient au-dehors. Exaspérés par cette résistance opiniâtre, par cette attaque à bout portant, et ces actes d'incroyable audace qui les avaient terrifiés, les Boxers revenaient à la charge, mais trop tard, puisque les survivants de la terrible lutte leur avaient échappé. On les voyait, d'en haut, se ruer sur les cadavres des malheureux matelots tombés dans la mêlée. Incapables de se venger sur les vivants, ils outrageaient les morts.

— Attention ! s'écria le quartier-maître, en écartant d'un geste brusque deux ou trois hommes qui se trouvaient dans l'embrasure de la fenêtre.

Il montra, dans la boiserie, un trou profond, creusé par une balle venue d'en bas. La fusillade recommençait. Les brigands, fous de rage, tiraient au hasard, espérant tuer quelqu'un, aveuglés par la colère, devenus déments par l'effet de leur haine impuissante et inassouvie.

Cette fois, la petite troupe était bien désarmée. Plus de cartouches, et la moitié des baïonnettes perdues. Bientôt, sans doute, il faudrait lutter corps à corps dans cette maison envahie, lutter sans espoir, avec la conscience de faire jusqu'au bout son devoir et de tomber après. Mais nul, à cette heure terrible, ne songeait à ces choses. Une seule préoccupation douloureuse envahissait les esprits : le lieutenant va mourir ! Et il semblait aux matelots qu'une partie de leur courage et de leur belle crânerie allait les abandonner quand lui serait disparu. On eut dit que leurs âmes étaient rivées à la sienne.

Il était là, étendu dans les bras de Pastoureau, les yeux ouverts malgré l'agonie qui montait, la pensée claire, au milieu des ombres de la mort qui l'enveloppait déjà.

La supérieure, avec cette délicatesse que seules possèdent les vieilles Sœurs infirmières, épongeait le sang qui coulait de la blessure, tandis que Jeanne lui faisait respirer de l'éther. Vaillance maternelle de femmes qui mettent le meilleur de leur tendresse à réparer les meurtrissures causées par la guerre !

Le blessé, ranimé par ces soins, retrouvait encore dans sa poitrine brisée la force de parler et l'énergie d'être chef jusqu'au bout. Le vaillant lieutenant Henry, tombé au champ d'honneur, articula ce mot dans un souffle :

— Murrel ?

Murrel était le quartier-maître, le seul qui eût un grade parmi tous les matelots accourus à la défense du Pei-Tang. Il s'approcha, mit son oreille tout près de la bouche du mourant.

— Tu vas... répéter aux camarades... ce que je te dirai... .

— Oui, oui, lieutenant ! s'écria Murrel, sans même songer à réprimer les larmes qui jaillissaient.

Le blessé reprit :

— Vous me jurez de rester jusqu'au bout... de vous faire tuer... tous... tous... pour défendre votre poste... .

Le quartier-maître répéta ces paroles. Les voix vibrantes des matelots, toutes fondues en une seule, prononcèrent le serment :

— Nous le jurons !

— Vous ne vous rendrez pas !... .

— Non !

— Non ! répétèrent les matelots.

— Et vous allez me laisser mourir seul, pour veiller à la défense... chacun à sa place... tous... allez !... Entendez-vous, on défonce les portes... .

En effet, de sourds grondements retentissaient. Les Chinois, armés de lourdes pièces de bois, encouragés par le silence des assiégés, tentaient de défoncez les ouvertures barricadées. Murrel hésita. Le laisser mourir seul ! Était-ce possible ? Le lieutenant comprit sa pensée !

— Je le veux ! Allez !

— Mais les blessés ? objecta le quartier-maître ?

— Eux aussi... tous ! murmura l'officier... Tous ceux qui peuvent se battre... allez !

Murrel transmit l'ordre suprême. Les hommes se redressèrent. Il n'y avait plus de mutilés ni d'éclopés. La volonté de l'officier électrisait cette troupe de héros. Henry fit signe qu'il voulait encore parler :

— Promettez-moi de reconnaître Murrel pour votre chef et de lui obéir comme à moi.

— Oui, oui ! Nous le jurons !

Alors, sans que personne eût dit un mot, tous obéissant à la même idée, les marins se penchèrent, et, respectueusement, prirent la main du lieutenant, la baisèrent pieusement. L'officier avait fermé les yeux, mais sa bouche murmurait encore des mots intelligibles et ses muscles tressaillaient doucement au contact de ces rudes lèvres qui traduisaient l'adieu pour toujours.

— Mes amis, ordonna la Supérieure qui s'était redressée, mes enfants, à genoux pour la dernière prière !

Tous ces hommes, durant une minute, retrouvèrent au fond de leur âme les mots de consolation et d'espoir, et les invocations montèrent vers le ciel pour celui qui agonisait, pour ceux qui allaient mourir. Puis, silencieusement, chacun regagna le poste que venait de lui assigner le nouveau chef Murrel.

En bas, la foule des Boxers grondait comme l'Océan sous la tempête. Des craquements sinistres annonçaient que le dernier moyen d'attaque réussissait. Derrière la porte, dix matelots attendaient, terribles, l'heure de la lutte finale.

— Ma sœur, articula encore l'officier mourant... priez pour moi !

Jeanne sanglotait. Dans sa main reposait la main inerte du lieutenant. D'un regard

douloureux, elle contemplait le héros déjà endormi dans le rêve de l'éternité.

— Ma Sœur, ma Sœur, murmurait-elle, c'est à cause de moi qu'il est mort !

La vieille Mère lui prit la main :

— Prions ! dit-elle.

Les douces et sublimes prières pour les agonisants montèrent, rythmées par le tintamare fou de l'attaque meurtrière. Les voix monotones des Sœurs, voix blanches de prières psalmodiées, disaient la résurrection à la vie éternelle, au milieu de la mort qui passait en ouragan.

Un léger soubresaut du corps fit tressaillir Jeanne. La Supérieure se pencha ; un souffle lui effleura le visage.

— Il est mort ! dit-elle.

Et, insouciantes du danger qui grondait, ces tranquilles héroïnes commencèrent le *De Profundis*.

Pastoureau pleurait ; Jeanne sanglotait. Les marins de garde qui étaient demeurés dans l'appartement s'étaient un peu rapprochés, contemplaient dans une muette stupeur ce corps étendu dont le visage souriait encore.

Et, comme si à cette heure douloureuse Dieu avait voulu permettre que toute la fleur de bravoure fût réunie autour du héros, le *Zouave*, encore sauvé par un prodige d'énergie, accouru on ne savait d'où, se précipita dans la chambre mortuaire.

— Toi ! s'écria Pastoureau, toi ?

L'enfant demeura un instant debout, sans une parole, sans un geste, son visage pâle incliné vers le chef mort, les yeux farouches, un pli amer aux lèvres.

— Trop tard ! murmura-t-il. Ah ! s'il avait fallu ma vie pour le sauver, celui-là !

Son petit corps oscillait comme un arbre qui chancelle.

— Assieds-toi, murmura Jeanne, tu es fatigué.

Mais le petit homme restait debout, encore, les deux mains au visage comme pour cacher un instant à ses regards les visions de deuil. Et soudain il s'agenouilla, puis, saisissant dans sa main tremblante la main inerte de l'officier, lui aussi, comme l'avaient déjà fait les marins, les hommes, il la baisa, car il était, autant que les autres, homme et soldat.

Tout à coup, un craquement sinistre vibra dans la maison. Des cris épouvantables retentirent. Une Sœur accourut, comme folle, et jeta ces mots dans un cri déchirant :

— Les voilà !

A la porte d'en bas, c'était maintenant la lutte corps à corps, l'étreinte furieuse, le massacre à bout portant. Mais les Chinois venaient de se heurter à des murailles vivantes, poitrine de bronze, bras d'acier dont le choc donnait la mort. Les matelots étaient là, repart infranchissable, incapables de reculer d'un pas, recevant les coups sans broncher, décidés à tomber seulement quand la vie quitterait leurs veines, dédaignant les blessures.

Le *Zouave* ne bougeait pas. Il semblait absorbé dans un rêve, et ses yeux, brillant d'un éclat extraordinaire, dans sa face blême, concentraient toute la vie du cœur, toute l'ardeur de l'âme. Mais, soudain, il se redressa, puis, montrant la fenêtre :

— Ils vont venir... les voici!... murmura-t-il d'une voix affaiblie que sa volonté rendait encore vibrante.

— Qui ? interrogea la supérieure dont l'âme venait de sentir l'éclair d'un pressentiment.

— Eux... les Français... là !... Ils sont là !

A ce moment, un son vague, venu d'un immense lointain, vibra, perçant les rumeurs formidables de la rue, un son qui redressa les têtes penchées, ranima les cœurs épouvantés. C'était la voix des clairons sonnait la charge.



— Eux ! murmura faiblement le *Zouave*.
Et il s'affaissa. La supérieure l'avait relevé, soutenant sa tête dans ses grands bras maternels.

— Tu as faim ? demanda-t-elle.

— Non !

— La fatigue... l'émotion... pauvre petit ?...

— Non !

— Ah ! s'écria Jeanne, blessé peut-être ?

Le *Zouave* les regarda toutes deux, puis, souriant :

— Non ! Pas blessé... tué !

Il glissa des mains qui le soutenaient, roula sur le corps de l'officier, puis expira.

Les femmes demeurèrent un instant muettes devant ce spectacle touchant de deux cadavres enlacés, de deux héros devenus frères dans la mort.

Et, comme pour saluer leur fin glorieuse et chanter la gloire de ces martyrs, une formidable sonnerie de clairons monta comme une rafale de tempête. Quatre compagnies d'infanterie débouchaient au pas de charge. Un ouragan de feu de salve éclate, déchirant, terrible, semant la mort.

Les Boxers, affolés, s'enfuyaient, abandonnant leurs armes, tombaient frappés dans le dos, massacrés à bout portant.

Pastoureaux, oubliant ses blessures, s'était redressé, puis, se traînant jusqu'à la fenêtre, l'âme exaltée par la délivrance qui battait aux roulements des tambours :

— Vive la France ! s'écria-t-il.

Tandis que les Sœurs, mêlant à leurs larmes de deuil des larmes de joie, murmuraient de leurs voix calmes :

— Merci, mon Dieu !

Quelques heures après, une compagnie présentait les armes au héros de la défense du Pei-Tang, à l'enseigne de vaisseau Henry. Et le drapeau, emblème de la Patrie qui ne meurt pas, inclinait ses plis mouvants sur le cadavre des martyrs.

Derrière les officiers français, des Russes, des Italiens, des Anglais, des Allemands, unis pour l'heure dans une touchante fraternité, se tenaient debout, tête nue, saluant de toute leur âme guerrière ce grand Français chrétien dont la bravoure avait conquis l'immortalité.

(fin)

René GAEL

Extrait de "Jeunes Gloires" édité par la Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Le frère Elphège-Marie

(1883 - 1947)

La province Saint-Jean-Baptiste des Frères de l'Instruction Chrétienne, vient de faire une nouvelle perte en la personne du Frère Elphège-Marie.

Né à Mascouche, et l'aîné de treize enfants, Joseph-Henri Crépeau reçut de sa mère une solide formation chrétienne. Ses maîtres, les Frères de l'Instruction Chrétienne, exercèrent une heureuse influence sur le jeune Joseph qui demanda bientôt à marcher sur leurs traces.

A treize ans, il faisait son entrée au séminaire de La Prairie, le 19 mai 1897. Le 24 août 1899, il prenait l'habit religieux avec le nom de Frère Elphège-Marie, et deux ans plus tard il commençait à Sainte-Elisabeth de Montréal (aujourd'hui Charlevoix) sa longue et fructueuse carrière d'enseignement.

Doué de belles qualités, il a laissé un excellent souvenir dans toutes les écoles où il a passé. Grâce à un enseignement méthodique, à son autorité ferme, à son esprit de droiture et de justice, à son cœur tendre et généreux, il conquist la confiance, l'affection et la reconnaissance de tous ses élèves, petits et grands.

Excellent musicien, il dirigea avec succès fanfares et chorales. Il chantait bien et savait faire chanter; aussi ses petits exécutants remportaient toujours les plus francs succès.

Homme de talents divers, il se distinguait par sa connaissance de l'anglais, ce qui lui permit de rendre de grands services aux États-Unis et en Angleterre. Son passe-temps favori était la menuiserie; il y acquit une grande habileté et, par ses travaux divers, toujours d'un fini impeccable, il réalisa des économies très appréciables aux maisons où il était placé.

Il avait en tout le culte du parfait. Ce culte se manifestait particulièrement dans sa vie religieuse. Sa piété était vivante: il récitait son Rosaire (3 chapelets) tous les jours et ne manquait jamais de faire son Chemin de croix. Chez les élèves, il avait le don d'organiser et de maintenir les associations pieuses, surtout la Croisade.

Depuis quelque temps déjà un cancer le minait à son insu et lui causait de vives souffrances. Lorsqu'on lui annonça que ses jours étaient comptés, il accepta le sacrifice avec une foi vive et une parfaite résignation à la volonté divine. Pendant sa dernière maladie, il fut un sujet de profonde édifica-



Le Frère Elphège-Marie

tion pour tous ses visiteurs. Jamais il ne proféra une plainte, ni ne déranger les infirmiers, et toujours il remerciait avec effusion pour les moindres services et attentions.

La Très Sainte Vierge, dont il fut toujours le dévot serviteur, consola ses derniers moments: le Frère Elphège-Marie s'éteignit doucement, sans agonie, à l'aurore du jour qui lui est consacré, un samedi matin, le 22 février 1947.

Son départ crée un grand vide dans les cœurs de tous ses anciens de Saint-Stanislas, de Louiseville, de Saint-François-Xavier, de Grand'Mère... Chez tous son nom est auréolé de respect et de vénération, et ils en conservent un souvenir impérissable.

Cher Frère Elphège-Marie, du haut du ciel, veillez sur ceux qui vous furent si chers ici-bas, et obtenez du divin Maître d'envoyer de nombreux ouvriers, animés de votre zèle apostolique, pour continuer votre œuvre dans le champ du Père de Famille.

LA SCARPOLOGIE

Nous cherchons à nous deviner les uns les autres, à soulever nos masques; ceux qui ont la modeste de croire que l'homme est perfectible, essaient d'abord de se connaître eux-mêmes. Parmi les cent moyens d'observation, il vient d'en être trouvé un, si facile et si imprévu, qu'il ne peut manquer à la fois d'étonner et de servir; c'est la scarpologie, ou "science des souliers".
"Montre-moi ta semelle et te le dirai qui tu es".

1. Usure égale et simultanée de toute la superficie du talon et de la semelle :

Caractère énergique et bien équilibré, "esprit sain dans un corps sain"; c'est la chaussure d'un homme d'affaires sérieux, d'un employé sûr, du bon mari comme du bon père, ou d'une épouse irréprochable, d'une mère excellente.

2. Usure du bord interne :

Trahit une démarche cagneuse : le propriétaire de cette chaussure, débile au physique, est sans doute un vigoureux penseur, plus soucieux du monde qui habite son cerveau que de celui qui l'environne. Il songe en marchant et n'a cure de son rêve. C'est l'astronome qui se laisse tomber dans un puits.

3. Usure au bord externe :

Esprit original et fantasque; promptitude dans les résolutions; tendance aux bécots inattendus qui, parfois, mènent à la réussite sur le moins battu, mais le plus court des chemins possibles. En stratégie, c'est Annibal; Alcibiade en politique; Panurge, dans le roman; Ulysse, dans l'épopée.

4. Un trou ovale :

Il a la forme du gros orteil qui l'a formé d'une pression instinctive et continue : volonté inébranlable; décision nette et claire; assurance de parvenir au but envisagé une fois pour toutes. Les intellectuels athlétiques que taille Rodin de son rude ciseau ont ce pied qui mord le sol et s'y agrippe.



5. Usure de l'arrière du talon et de l'arrière de la semelle :

Caractère docile, enclin à toute discipline, qu'il l'ait acceptée d'un pouvoir supérieur ou se la soit imposée lui-même; voit la vie simplement, sans chercher midi à quatorze heures; se fie à l'indulgence du Destin envers le brave homme qui va son chemin sans froisser autrui.

6. Usure de la pointe et du bord externe du talon :

C'est un rêveur ou un sceptique, un musard industriel qui se débrouille dans l'existence tant qu'il n'y faut que de la fantaisie et pas beaucoup d'effort : il est, comme on dit, venu au monde fatigué, mais curieux tout de même.
Un type de flâneur et de badaud heureux.

POUR LA FETE DE PAPA

Paroles d'Alphonse Bourguin

Musique de C. Deroche-Gillard



Petit papa, voici ta fête Je veux jouer en ton honneur
dolce et ral. *rit.*



Et te dire une chansonnette Dans la- quelle j'ai mis mon cœur.

2. — Sois toujours heureux sur la terre;
Sois heureux toujours, en tout lieu.
C'est le souhait que ma prière
Porte ce soir vers le bon Dieu.
4. — Accueille-le ce chant de fête,
Dans lequel j'ai mis tout mon cœur;
La simple et douce chansonnette,
Qui dit mes souhaits de bonheur.
3. — Sois heureux auprès de ma mère,
Avec tes enfants (1) bien-aimés !
Que chaque heure te soit prospère,
Et tous les chagrins épargnés.
5. — Un baiser, un baiser encore
Pour signer mon chant et, tout bas,
Entends mon cœur qui dit : "J'adore
Petit papa, petit papa !"

(1) Ou "ton enfant", et alors le dernier vers du quatrain :

"Tout chagrin te soit épargné."

Jean-Marie de la Mennais

— 1780 - 1860 —

par Guy Lavolette

Pour économiser du temps.

Par suite de courses trop rapides et trop prolongées, les chevaux de monsieur de la Mennais se trouvent un bon matin fourbus et incapables d'avancer. Le supérieur achète deux autres bêtes, qu'il ne ménage guère plus que les précédentes, puisqu'il voyage pendant trois jours consécutifs.

Au troisième soir cependant, le Frère conducteur parle de dételer les bêtes. Eh non ! lui crie le Père du fond de la voiture, ce serait perdre du temps, et je veux atteindre Languenan pour la nuit. Débride-les seulement et passe-leur au cou le petit sac d'avoine ordinaire".

Violente secousse.

Le nouvel attelage ne semble pas goûter cette façon de prendre le souper. Il se ca-



En sautant sur la route, une affreuse secousse le renverse...

bre, renverse le conducteur et entraîne dans une course folle la voiture et le maître qui n'a pas voulu descendre.

Comme la portière est ouverte et le marchepied baissé, monsieur de la Mennais croit préférable de sortir, mais en sautant sur la route, il reçoit une affreuse secousse qui le renverse et le jette contre un tas de pierres, la tête en avant.

Le Frère Donat, qui s'est vite relevé, s'élançe à la poursuite de ses chevaux. Mais à la vue du Père, qu'il trouve assis sur la berge, les lunettes brisées, le visage en sang, il ne peut retenir ses larmes.

"Allons donc ! lui dit le supérieur, tu vois bien que je ne suis pas mort ! C'est ma faute après tout. Une autre fois, j'aurai soin de demander au maquignon si les chevaux qu'il me vend savent manger l'avoine en sac".

Sourire aux lèvres.

Le lendemain, au réveil, Monsieur de la Mennais s'approche d'une glace et, constatant que son œil gauche est enflé, que de larges meurtrissures sillonnent son visage, il ne peut s'empêcher de sourire.

"Je n'ai pas de chance, dit-il. Voilà qu'il me faut prêcher contre le diable, et je suis presque aussi laid que lui".

C'est ainsi que l'aimable supérieur acceptait en riant les inévitables contrariétés de la vie.

Les cinq dames normandes.

La visite du Père provoquait une véritable explosion d'allégresse parmi les élèves comme parmi les Frères.

"Y a-t-il du nouveau à Ploërmel ? lui demandait-on un jour.

— Mais oui. Nous y avons reçu le mois dernier cinq dames normandes dont nous n'avons pas à nous plaindre. Elles sont très convenables sous tous les rapports. Ce qu'il y a de rare, c'est qu'elles savent parler et se taire quand il le faut. Et s'il leur arrive de parler toutes ensemble, elles s'accordent à merveille : c'est un plaisir.

— Que font ces dames à Ploërmel ?

— Mais elles nous rendent service. Elles sont très haut et fort bien placées; nous les trouvons utiles pour l'ordre et la régularité de la maison".

Intrigués, les Frères se demandaient quelles pouvaient bien être ces dames qui logeaient à Ploërmel, mais le Frère conducteur vint à leur aide :

"Ne comprenez-vous donc pas que ce sont nos cloches ? Est-ce qu'on a jamais vu cinq dames parler ensemble et rester d'accord ?

Une leçon bien méritée.

Dans les classes d'adultes, comme celles de la Maison-Mère, le Supérieur apportait plus de sérieux, sans toutefois laisser échapper l'occasion de stimuler un disciple inattentif.

Un soir qu'il expliquait un problème, l'un des étudiants se plaignit de ne pas comprendre. "Ça ne me surprend pas, lui dit monsieur de la Mennais; tu n'écoutes pas et tu regardes ailleurs."

Le coupable tressaillit à ce reproche évidemment mérité, mais il se permit une revanche quelques minutes plus tard :

"Mon Père, dit-il en s'approchant de la table où le Supérieur s'était installé pour écrire, vous ne tenez pas votre plume d'après les principes.

— Vraiment ? Eh bien ! montre-moi comment il faut la tenir."



Bon ! me voilà presque aussi laid que le diable.

À l'œuvre maintenant !

L'étudiant plaça la plume entre les doigts de son maître et lui donna toutes les indications voulues, persuadé qu'elles étaient parfaitement inutiles. Mais le rusé fondateur, qui avait deviné l'intention de son disciple, ne broncha ni d'une lettre ni d'un mouvement.



Tu vois, je me corrige, hein ?

"Est-ce bien ainsi ? demanda-t-il à la fin.

— Oui, répondit l'élève décontenancé.

— Tu vois que je me corrige, hein ! Ça n'a pas été long. Et toi, mon pauvre enfant, et toi, quand cesseras-tu d'être incorrigible ?"

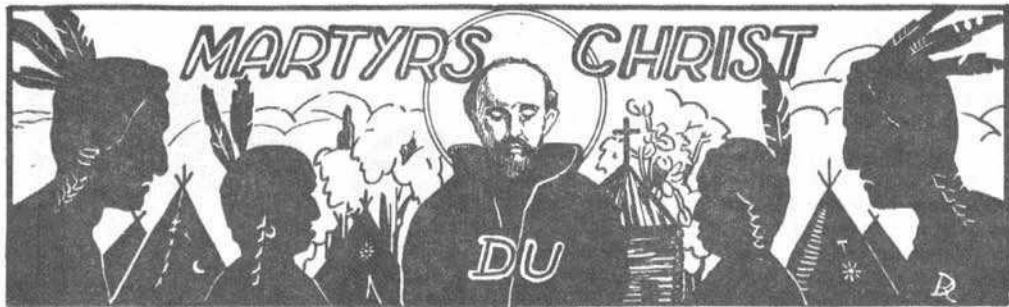
A partir de cette date, le disciple devint attentif au tableau noir et comprit aisément la solution des problèmes donnés.

Quarante ans durant.

Ainsi de suite pendant quarante ans. Vous entendez ? Quarante ans ! Aussi ne trouvait-on pas d'expression pour peindre l'attachement que les Frères portaient au vénéré fondateur de leur Institut.

La lettre qui annonçait la mort de monsieur de la Mennais arriva dans une école au moment où les maîtres et les élèves s'asseyaient à table. On vit aussitôt le Directeur et tous les élèves fondre en larmes et quitter la table avec des sanglots que la présence des pensionnaires fut impuissante à contenir.

(A SUIVRE)



Martyrs

Grâce aux accusations des sorciers, le clan des Ours, favorable à la guerre, s'était emparé de Jogues et de Jean de la Lande. Un grand conseil devait avoir lieu la nuit suivante pour décider de leur sort.

Pendant toute la nuit, ils n'entendirent que menaces et cris de mort. "Vous mourrez demain" criait l'un; "Nous ne vous torturerons ni ne vous brûlerons pas" hurlait l'autre, "gardez votre courage. Nous vous plancherons la tête pour la placer sur les pieux de la palissade. Ainsi, vos frères, que nous amènerons ici prisonniers pourront encore vous contempler."

Jogues répondit : "Je ne crains ni vos tourments, ni la mort. Je sais pourquoi vous menacez de me tuer. Je suis venu pour vous enseigner le chemin du ciel; et vous me traitez comme un chien. Dieu gouverne les Français et les Iroquois. Il saura vous punir."

Toute la nuit, le clan des Ours se disputa avec celui des Loups. A l'aube, on avait décidé d'accepter Ondessonk et Jean comme otages en attendant la décision du grand Conseil de la nation.

Dans la matinée, Jogues se présenta devant les chefs. Il leur déclara qu'il était venu, cette fois, dans leur pays, comme Robe-Noire pour les instruire de la science de Dieu, et leur reprocha d'avoir trahi les Français en violant la paix. Quant à la petite boîte noire, il l'avait déjà ouverte devant eux et elle n'était cause d'aucune maladie.

Les chefs s'assemblèrent pour délibérer. Jogues et Jean priaient dans leur case. Au crépuscule, un jeune guerrier invita Ondessonk à venir dans une autre case où l'on voulait, disait-il, manger et parler avec lui. Jogues hésitait. Craignant de passer pour lâche, il partit accompagné de Honattienate, le petit-fils de sa "tante".

Il suivit l'Iroquois à travers la clarté tombante du crépuscule. Comme il entra dans la case, un tomahawk s'abattit sur sa tête. Honattienate para le coup de son bras, mais un autre coup fracassa la tête d'Ondessonk.

Honattienate sortit en hurlant et courut avertir la "tante" de Jogues. Les assassins traînèrent le corps dans la rue et célébrèrent sa mort par des chants de triomphe. Soudain, une femme apparut : "Vous m'avez tuée ! criait-elle; c'est un des miens que vous avez tué ! Vous serez punis." C'était la "tante" d'Ondessonk.

Les meurtriers l'écartèrent, scalpèrent leur victime, lui tranchèrent la tête et la fixèrent sur un pieu de la muraille. La "tante" accourut pour protéger Jean. Elle le trouva tranquillement assis près du feu, priant en silence. A la nouvelle de la mort du Père Jogues, Jean comprit qu'il lui restait peu de temps à vivre.

Durant la nuit, tout était silencieux autour de la case. Seuls quelques Mohawks se tenaient aux abords de la cabane, aussi noirs et silencieux que l'ombre des arbres. Jean sortit sur la pointe des pieds dans l'espoir d'ensevelir le corps de son compagnon. Au moment où il franchissait la porte de la case, un tomahawk lui fendit le crâne. Les guerriers lui tranchèrent ensuite la tête qu'ils placèrent sur la muraille, à côté de celle d'Ondessonk.

Fin d'un drame

Le grand Conseil de la nation avait discuté toute la nuit le sort du Père Isaac Jogues et de Jean de la Lande. Au petit jour, des messagers apportèrent la décision. Dans le plus grand silence, ils se dirigèrent vers la cabane des Français. Là, ils annoncèrent que le grand Conseil mohawk ordonnait la remise immédiate en liberté d'Ondessonk et de son compagnon qui devaient être transportés à Trois-Rivières, sous bonne escorte.

Lorsque les chefs apprirent le meurtre des prisonniers, ils furent consternés et craignirent les représailles des Français.

Kiotseaton pleura Ondessonk. Il envoya immédiatement le Huron Otribouré à Trois-Rivières présenter des excuses à Onontio. Mais Otribouré fut tué en cours de route.

La "tante" d'Ondessonk, inconsolable, ramassa tout ce qui avait appartenu au Père Isaac et alla le porter à Rensselaerswyck où elle le remit à Dominie Megapolensis.

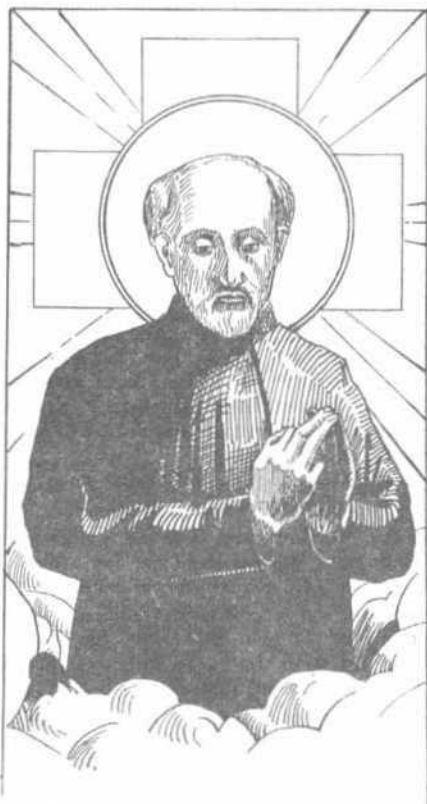
Pendant ce temps, les Français demeuraient sans nouvelles de l'ambassade envoyée chez les Iroquois. Tout laissait supposer, cependant, que ceux-ci cherchaient maintenant la guerre. Plusieurs Français, surpris dans une embuscade, furent faits prisonniers. Les Hurons et les Algonquins eurent de nombreuses escarmouches avec des bandes d'Iroquois.

Quelques prisonniers des Mohawks s'étant échappés, apportèrent à Trois-Rivières la nouvelle de la mort d'Ondessonk et de Jean de la Lande. Au printemps, des lettres arrivées de France confirmèrent le fait et relataient les détails du martyre appris des Hollandais.

Un Iroquois fait prisonnier déclara être le meurtrier du Père Jogues. Il se repentit de son crime et sollicita le baptême. On le baptisa du nom d'Isaac Jogues. Il fut ensuite remis aux Algonquins, avec défense de le torturer. Cependant, juste un an après l'assassinat du Père Jogues, il fut brûlé vif et on jeta ses cendres dans le Saint-Laurent.

Un autre jour, un Iroquois sortit en courant des bois, s'élança à la nage vers un navire français en faisant des signes d'amitié. Il déclara être Houatteniate, le petit-fils de la "tante" de Jogues. Il montra son bras portant encore les cicatrices de la blessure qu'il avait reçue en protégeant Ondessonk du tomahawk. Il ne voulait plus, disait-il, rester parmi les Iroquois et désirait demeurer avec les Français.

Craignant un piège, on le ligota. Le matin, on le trouvait toujours les mains libres. Il disait que ses liens tombaient dès qu'il priait le Dieu des Français. Malgré ses instances, on lui refusa le baptême. Plus tard, il fut emmené à Paris. Ayant contracté une fièvre maligne, il fut baptisé et mourut dans les meilleurs sentiments.



Comme toujours, le sang des martyrs fut une semence de chrétiens. Les Robes-Noires purent, par la suite, vivre parmi les Iroquois et les baptiser. La nation qui avait mis à mort le Père Jogues produisit une âme sainte entre toutes, surnommée la Vierge des Mohawks : Kateri Tekakouita.

En 1925, le pape Pie XI déclara bienheureux le Père Isaac Jogues, ainsi que René Goupil et Jean de la Lande. En 1930, il les élevait sur les autels et les proposait au culte universel de l'Eglise.

Ainsi se termine l'histoire du petit Jean de la Lande et du Père Isaac Jogues, martyrs chez les Mohawks.

(fin)

DOLLARD DES ORMEAUX

C'est le temps de se... réabonner

Les abonnements de la plupart de nos lecteurs finissent avec le présent numéro. Pour continuer à recevoir votre revue en septembre, réabonnez-vous **au plus tôt... tout de suite...** pour ne pas l'oublier, car en septembre L'ABEILLE ne sera envoyée qu'aux abonnés qui auront acquitté leur dû pour 1947-48... Prix de l'abonnement: \$ 1.00.

Retour au bercail

C'était deux jours avant la Première Communion. Les exercices commençaient. Nos enfants étaient paisiblement rassemblés au pied de la chaire: c'était la bergerie du Sauveur pleine de jeunes agneaux conviés à la même crèche.

Tout à coup, un homme vêtu en journalier, au front plissé par la colère, au regard étincelant de courroux, s'avance au milieu de l'assemblée. Il rôde à droite et à gauche; il examine, il cherche. Je l'accoste avec bonté:

— Mon ami, que demandez-vous?

— Je demande mon enfant.

Cette interlocution brusque et vive met en émoi tous les assistants et les attire. Le prédicateur fait forcément silence.

— Monsieur, continue cet homme, je veux mon enfant, et tout de suite. Sa mère est catholique; mais je ne le suis pas, et mon enfant ne le sera jamais.

— Vous m'étonnez, lui dis-je, mon ami. Ce sera sans doute une méprise; nous n'admettons d'enfant à la Première Communion que sur un extrait de baptême catholique. Votre enfant a-t-il été baptisé à l'église?

— Oui.

— Son parrain, sa marraine étaient-ils catholiques?

— Oui.

— Aviez-vous donné votre consentement?

— Certainement; j'assistais à la cérémonie.

— Votre enfant est donc catholique.

— Jusqu'ici, je l'accorde, il a été de la religion de sa mère; mais, aujourd'hui, j'entends qu'il soit de la mienne.

A ces mots, il saisit violemment par le bras son enfant que j'avais appelé près de lui, et lui dit d'un ton formidable:

— C'est à moi que tu auras affaire.

Le doux patient tourne vers moi des yeux de duplication et de larmes, et me dit:

— S'il vous plaît, ne m'abandonnez pas...

Je m'interpose en avocat affectueux entre le fils et le père en courroux.

Ce fut alors une scène des plus attendrissantes. Le pauvre enfant tombe à genoux aux pieds de son père; il presse entre ses mains jointes son mouchoir déjà tout trempé de larmes, et s'écrie avec une expres-

sion de suave tendresse que je ne puis rendre:

— Mon père, je vous serai toujours très obéissant; je vous aimerai de tout mon cœur, je vous le promets; mais, je vous en supplie, laissez-moi dans la religion de ma mère.

Les sanglots étouffèrent sa voix; il s'affaissa sur lui-même. Je craignis qu'il ne tombât de défaillance. Ce spectacle nous arracha des larmes à tous; nos petits enfants pleuraient: c'était une scène à fendre le cœur.

Le père demeura dans son inflexible raideur. Cependant, à force d'instances, il consentit à se retirer pour attendre la fin de nos exercices et emmener son fils avec lui.

La cérémonie terminée, l'enfant était pâle et tremblant:

— Vous avez peur, mon enfant?

— Oui, j'ai peur pour ma mère; que de mauvais traitements elle endurera ce soir!

— Allez avec confiance, lui dis-je; soyez respectueux et soumis envers votre père; attendez tout secours de Dieu.

Le lendemain, les exercices de la retraite continuèrent; une place demeura vide: le petit enfant ne revint pas. Qu'était-il arrivé? Nous tenons la suite d'un témoin oculaire.

L'enfant entre, le soir, dans la maison paternelle. Son père lève le bras pour le frapper; le jeune catholique ne lui en laisse pas le temps; il saute au cou de son père, l'étreint fortement, l'arrose de ses larmes, la presse et lui le supplie par toutes sortes de tendres prières d'épargner sa mère et de lui laisser faire sa Première Communion. Le père désarma son bras, mais non pas sa haine.

Le lendemain, il emmena son fils à la journée, l'obligea au travail sans le perdre un instant de vue. Le chagrin fut très profond chez l'enfant. La cloche appelant aux exercices de la retraite, l'accablait de tristesse, chacun de ses coups lui fendait le cœur.

Le lendemain, fête de saint Joseph, était le jour de la Première Communion. J'arrive au milieu des rangs; ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur que je vis encore une place vide.

— O Jésus, me disais-je, vous auriez donc laissé périr votre agneau? . . .

Mais bientôt un mouvement d'émotion circule autour de moi. J'entends de toutes parts ce joyeux chuchotement:

— Le voilà! Le voilà! Le petit camarade est revenu!

Tous les regards se portèrent avec satisfaction sur lui. On voyait qu'il avait souffert et beaucoup pleuré, mais qu'il était content. Il prit sa place à la Table sainte et reçut le bon Dieu comme un ange.

Que s'était-il passé? Nous avions prié saint Joseph! Le bon saint avait protégé ce cœur innocent: il avait enveloppé le jeune confesseur sous les plis de ce même manteau qui protégea Jésus contre les persécuteurs. L'enfant nous était revenu libre et joyeux.

Abbé MILLOT

Quand les typos s'en mêlent.

Relevé dans une nécrologie :
"C'était un homme de rien (bien), d'une capacité (capacité) peu commune; pendant vingt-cinq ans il a braillé (brillé) au barreau de notre ville."

De la perspicacité

Le gérant d'une manufacture, qui se vantait d'avoir l'œil à tout, et que tous les employés détestaient cordialement, vint un jour dans la salle d'expédition, et y trouva un petit garçon qui se tenait là, sifflant, et les mains dans les poches.

"Je ne veux pas voir de "fainéants" (loafers) par ici. Combien reçois-tu par semaine ?

— Sept piastres, répondit le garçon, interloqué.

— Voici ta paye, et sors d'ici au plus vite. Embauche-toi ailleurs.

— Mais. . ." Le garçon tenait toujours l'argent dans sa main, et semblait ne pas vouloir l'accepter.

— Il n'y a pas de "mais" qui tienne. Va voir dehors si j'y suis!"

Le garçon s'esquiva, et le gérant s'adressant au principal commis, qui surveillait le chargement de plusieurs caisses lourdes, dit :

— Je vais vous montrer comment il faut s'occuper et travailler ici. Je ne veux pas de gens à rien faire dans cette maison. Je voudrais bien savoir qui a embauché ce garçon !

— Mais, personne, répondit le commis, en réprimant un sourire. Il ne travaillait pas pour vous — c'est un petit garçon de la rue qui vient d'entrer pour nous voir charger cette énorme caisse."



La famille Joseph POULIN, de Saint-Honoré de Beauce, P. Q.

(15 enfants, dont 13 sont encore vivants)

Sept de ces enfants sont consacrés au Seigneur: 2 Frères de l'Instruction Chrétienne, 2 religieuses de la Charité de Saint-Louis et 3 servantes du Saint Cœur de Marie.

HISTOIRE DE CARROSSE



1. — Un libre-penseur causait un jour affaires chez un fervent catholique, quand se présenta le petit Frère quêteur des Capucins.



2. Le maître de la maison lut généreux, selon sa coutume. L'impie souriait d'un air moqueur.



3. « Combien, demande-t-il, vous coûte chaque année l'entretien de ces moines, des bonnes Sœurs, de vos curés, de vos confréries? »



4. « Près de 5 francs par jour. — Et il y a longtemps que vous faites cemétier-là? — Quarante ans passés. »



5. « Eh bien! si vous aviez réservé tout cet argent, si vous l'aviez placé à intérêts, vous pourriez aujourd'hui rouler carrosse. »



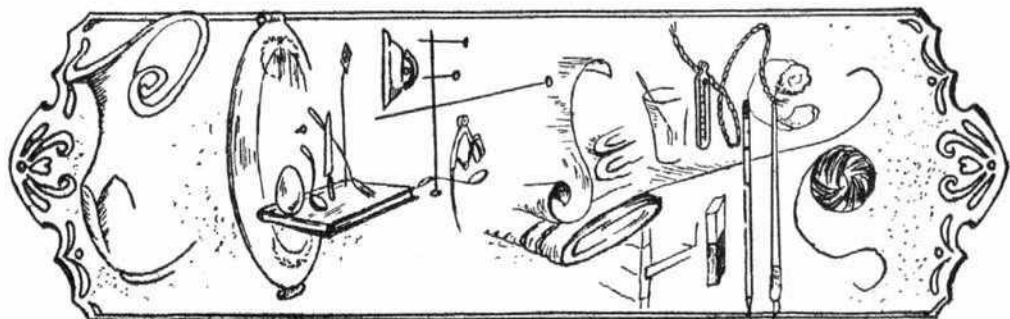
6. « Mais vous, reprit l'interlocuteur, ne donnez-vous jamais aux bonnes œuvres? »



7. « Moi? jamais! — Parfait! Alors, allons faire un tour dans le carrosse que vous avez dû acheter avec vos économies! »



8. Le libre-penseur se tut. Il ne lui restait même pas de quoi se faire enterrer; l'argent qu'il refusait aux bonnes œuvres fondait ailleurs.



Héroïsme obscur

Depuis longtemps déjà les feuilles jonchent la terre; par-ci, par-là, quelques cris d'oiseaux attardés... cris plaintifs qui font mal...

Nous sommes au début de novembre... Plus blanche que son oreiller, Madame Marie repose... Des bruits singuliers de cha-pelet, des frôlements mystérieux de coiffes blanches, indiquent que ses filles religieuses sont là, épiant le réveil de leur mère... L'heure est grave... la pneumonie a raison de sa victime, la mort est proche.

Souvent Madame N... a dit à ses voisins: "Je mourrai seule!"... Mais non, pour une fois, elle s'est trompée dans ses prévisions, le bon Dieu lui rend ses enfants à l'approche du moment suprême.

Sa chère petite Marie, qui connaît encore les aîtres de la maison, va et vient pour mieux prodiguer à sa mère les soins les plus délicats. Sa main vigilante intercepte la lumière trop vive, replace doucement la couverture, borde le lit. Elle glisse plutôt qu'elle ne marche, de crainte d'éveiller la malade. Dans la chambre, tout est blanc, propre, reposant...

Au salon, à la cuisine, Estelle et Thérèse font le ménage, essuient la vaisselle et se rendent utiles de toutes manières...

Madame N... ouvre les yeux; un sourire de sa chère Marie ranime la vie près de s'éteindre... Toutes deux se regardent sans mot dire. La malade tend sa main fine, attire sa fille auprès d'elle:

"Viens ici, mon enfant, écoute un dernier secret de ta mère: Tu avais fait profession là-bas, dans ton couvent, et je ne t'avais pas encore donnée complètement au bon Dieu. Oui, pendant plus de deux ans, ma nature a lutté contre la volonté divine! Chère, chère Marie, pardonne-moi! Si tu savais comme mon cœur a saigné!"

Des pleurs sillonnent les joues de la jeune religieuse, bouleversée par la suprême con-

fidence... La malade s'en aperçoit:

"Marie, ne pleure pas, c'est passé; vois comme je suis heureuse, maintenant!"

Et Marie de l'interrompre:

"Chère maman, si, par amour pour vous, j'avais abandonné ma vocation, si j'étais revenue avant mes vœux perpétuels, qu'auriez-vous dit?"

Le beau regard illuminé se voile: "Tu m'aurais fait mourir!"

Les yeux se referment un instant, la malade semble épuisée. Un long baiser en guise de réponse et Marie, dissimulant son émotion, va rejoindre ses sœurs...

A son tour, Thérèse est de garde au chevet de sa mère... Elle épie le moment où elle pourra lui glisser quelques mots. Ordinairement la malade est silencieuse... on sent qu'elle prie... Mais, près d'une Mère aimée qui va bientôt mourir, comment ne pas dérober quelques parcelles au bon Dieu qui l'aura bientôt près de Lui? Plus d'hésitation, Thérèse s'approche:

"Maman, êtes-vous contente d'aller voir le bon Dieu?"

— "Oui, Thérèse, je suis très contente. Pendant toute ma vie, j'ai fait mon possible pour observer les commandements. Je n'ai fait d'injustice à personne. Je suis prête à mourir..."

Le cœur ému, Thérèse saisit les mains de la pieuse mourante:

"Maman, quand vous serez au ciel, voulez-vous demander à Jésus telle grâce pour moi?"

— "Oui, si c'est la volonté du bon Dieu, tu l'auras!"

La petite religieuse n'a pas obtenu la faveur telle que demandée, mais, dit-elle, "j'ai eu mieux et plus!"

Estelle n'a pas livré le secret de son dernier entretien avec sa mère... Nul doute que le "bébé" a eu aussi sa part d'avis et d'ultime tendresse.

Comme Madame N... est très aimée, les visites abondent... Petite Marie veut empêcher les indiscrets de pénétrer jusqu'à sa mère :

"Non, non, ma fille, laisse-les venir si cela leur fait du bien, je peux encore supporter quelque chose !"

Mais, c'est surtout la veille de sa mort, que son abnégation resplendit d'un plus vif éclat. Se souvenant tout-à-coup que ses filles, en qualité de religieuses, ne lui appartiennent plus, elle leur dit :

"Mes enfants, vous m'avez vue maintenant, si le bon Dieu vous veut dans vos Communautés, partez !"

Délicatesse des saints ! tu te dévoiles dans ces sublimes paroles, en apparence si simples. Quand on connaît le cœur de cette femme aimante, on devine à quelle hauteur elle est parvenue.

En l'écoutant, les trois sœurs se regardent, stupéfaites, attendries, ... elles ont compris la haute leçon de vertu que leur donne cette femme du monde qui n'a jamais eu d'autre maître que l'Esprit-Saint. Cette science divine, elle l'a puisée encore dans les fréquents et intimes colloques avec Jésus-Christ.

Aujourd'hui, l'heure suprême approche, voyons comment mourra cette prédestinée.

Sa dernière journée sur la terre est un martyre. Seul, un calmant pourrait lui procurer quelque repos ; elle le refuse, voulant souffrir en pleine connaissance, jusqu'à la fin. Elle ne désire ni la vie, ni la mort : oublieuse d'elle-même, elle ne pense qu'à Dieu, aux âmes, à ses enfants. Ses traits se contractent par la souffrance ; cependant, pas une plainte ne s'échappe de ses lèvres.

La pensée de la chère infirme qu'elle laisse après elle, l'inquiète encore un peu : ses fils lui promettent de ne jamais l'abandonner :

"Partez tranquille, maman, nous veillerons sur Germaine !"

"Un doux sourire les remercie, puis, dans un souffle, elle ajoute :

"Comme votre père, je veux être enterrée pauvrement. Placez-moi près de lui, je vous bénirai de là-haut... Ne pleurez pas, je suis heureuse de partir... Au revoir, au ciel !..."

Fortifiée par la réception des derniers sacrements, ses yeux se ferment pour toujours aux choses de la terre... Quelle joie de les rouvrir sur les splendeurs merveilleuses de l'Eternité !



Ne pleurez pas, je suis heureuse de partir... Au revoir, au ciel !...

Parents et amis défilent maintenant devant l'humble cercueil : "Qu'elle est belle" s'exclament les petits enfants ! Oui, elle est vraiment belle, dans la majesté de la mort. Une figure de vierge, aux traits tout célestes, frappe les personnes qui la contemplant. Ses protégés la pleurent, tous la regrettent et l'envient.

Selon son désir, ses funérailles sont celles des pauvres qu'elle a tant aimés. Ses trois filles bien-aimées, sa gloire ici-bas, l'accompagnent à sa dernière demeure. Elle repose maintenant près de son mari, dans le modeste cimetière de C..., en attendant la glorification future.

Chères lectrices, ici s'arrête son histoire vraie. Si j'ai pu vous intéresser quelque peu, je ne regrette ni mon temps, ni ma peine. En me lisant, avez-vous compris que l'héroïsme ne consiste pas nécessairement dans les actions éclatantes, mais bien dans les sacrifices quotidiens, sans cesse répétés et divinisés par la grâce ? C'était le but de mon humble récit.

Pour vous, j'ai passé plus d'une heure, penchée sur un bureau de travail. Imparfaitement peut-être, mais avec grand cœur, j'ai brossé le portrait de cette maman canadienne ! Puissent-elles se compter nombreuses encore, ces femmes d'élite, qui feront la mentalité de chez nous !



Ah ! puissiez-vous, aimables lectrices, être du nombre de ces vraies mères, qui feront re fleurir au cœur de notre cher pays, les roses de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour !

F. D. J.

(fin)

NOS BELLES FAMILLES CANADIENNES



La famille Arthur FORTIER, Saint-Fabien de Panet (Montmorency)
(20 enfants : 6 morts ; 14 vivants, dont 4 jumelles)



*Des amis de L'Abeille de l'École supérieure Saint-Michel de Buckingham.
La classe du F. Alexandre-Eugène (35 élèves) reçoit 39 Abeilles tous les mois.*

AMUSONS-NOUS

Classe d'histoire.

— Que deviendra la princesse Elisabeth quand le roi d'Angleterre mourra ?

L'élève, d'une voix attendrie. — Une pauvre orpheline.

Un cadeau facile.

— Grand-mère, je voudrais te faire un cadeau.

— C'est très gentil, ma chérie; mais tu n'as pas d'argent.

— Eh bien, achète-moi un sac de bonbons, et je t'en donnerai la moitié.

De plus en plus fort.

Un Gascon et un Marseillais, à une table de restaurant, ont devant eux un plat de champignons.

— C'est ça qu'ils appellent des champignons, à Paris ! s'écrie dédaigneusement le Gascon. C'est gros comme rien !... Chez nous, ils viennent énormes, presque aussi gros que l'arbre au pied duquel ils poussent.

— Et chez nous, donc, riposte le Marseillais, ce sont les arbres qui poussent au pied des champignons !

En visite.

Suzette est en visite avec sa mère, qui lui a bien recommandé de ne rien demander. Sur la table se trouve une coupe en cristal remplie de bonbons.

Suzette les considère avec beaucoup d'intérêt, puis, au bout de dix minutes :

— Comme ils sont jolis les chocolats, déclare-telle et comme ils ont l'air bon... Mais, tu sais, maman, je n'en demande pas.

Précaution

Le vieux Baptiste raconte qu'il a été bien soigné par le médecin.

— Qu'avez-vous donc, père Baptiste ?

— J'avais de l'amnésie, c'est comme ça qu'il m'a dit.

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Eh bien ! d'abord... il m'a fait payer d'avance.

Consultation manquée

Onésime qui souffre de violents maux de tête tente d'avoir une consultation gratuite. Au docteur qu'il rencontre il dit :

— J'ai un ami qui a si mal à la tête, qu'il cries toute la nuit. Que feriez-vous à sa place ?

— Hum ! Je crois bien que je ferais comme lui.

Histoire irlandaise

Pendant la guerre de 1914-1918, un soldat irlandais, combattant sur le front français, reçoit de sa femme une lettre lui annonçant qu'il ne reste pas au village un seul homme valide et qu'elle est contrainte de labourer son petit champ.

L'Irlandais répond par ces mots : "Pour l'amour de Dieu, Brigitte, ne labourez pas le champ, c'est là que se trouvent les armes". Bien entendu la lettre est censurée et le jour même un camion amène une équipe d'hommes en kaki qui se mettent en demeure de retourner le champ, où ils ne trouvent naturellement rien.

La ruse du soldat avait réussi et dans sa prochaine lettre à sa femme, il lui dit : "Maintenant, vous pouvez semer."

Le Cardinal LAVIGERIE

(1825-1892)

Le cardinal Charles Lavigerie est l'une des plus belles figures missionnaires du siècle dernier.

Né à Bayonne (France) le 31 décembre 1825, il aima tout jeune l'Eglise et ses cérémonies. Lorsque tout enfant, le jeune Charles déclara à ses parents qu'il voulait "être prêtre", ceux-ci furent étonnés, car ils avaient rêvé pour lui un autre avenir. Ils voulurent tout au moins éprouver sa vocation.

Charles persévéra dans sa résolution, car disait-il plus tard de lui-même : "Je suis Basque, et à ce titre entêté quand il le faut". Après dix-huit mois d'épreuves, son père dut le présenter à l'évêque de Bayonne.

— Vous avez donc la vocation d'être prêtre, mon enfant ?

— Oui, Monseigneur.

— Et pourquoi voulez-vous être prêtre ?

— Pour être curé de campagne.

Son père le regardait, tout à fait stupéfié de ces goûts champêtres qu'il ne connaissait pas. L'évêque sourit.

— Vous irez d'abord au séminaire de Laresore, dit-il, puis vous serez ce que Dieu voudra ! ...

Ordonné prêtre en 1849, il fut d'abord professeur à la Sorbonne. En 1857 on le pria d'essayer le relèvement de l'Oeuvre des Ecoles d'Orient fondée l'année précédente et qui semblait vouée à une ruine imminente.

Le succès du jeune abbé fut complet, et en 1861 il s'embarqua pour la Syrie avec d'abondantes aumônes pour secourir les victimes des massacres de 1860.

Evêque de Nancy en 1863, il ne tarda pas à être envoyé en Afrique comme archevêque d'Alger (1867). Son zèle y trouva un vaste champ d'action. Il se dévoua sans compter au service des Arabes et surtout des esclaves. Ces derniers appartenant à des peuplades paisibles, étaient surpris la nuit dans leur sommeil, et emmenés : hommes, femmes et enfants, sur les marchés. La vue de ces longues files de captifs succombant à la faim, au désespoir, agonisant lentement dans les déserts lorsqu'on les y abandonne, déjà demi-morts, pour éparpiller leur maigre nourriture... ou tombant sous les coups du maître lorsqu'il veut un exemple pour terrifier le troupeau... cette vue, dis-je, le porta à fonder la congrégation des Pères Blancs d'Afrique (1870) destinée à secourir ces misérables et à porter la



LE CARDINAL LAVIGERIE
Fondateur des Pères Blancs d'Afrique

lumière de la foi dans les contrées les plus sauvages de l'Afrique.

Cette communauté prospéra rapidement et aujourd'hui, au nombre de plus de 2500, ils sont installés jusqu'en plein centre de l'Afrique où ils ont établi de nombreuses chrétientés florissantes.

Le Canada est représenté dans cette communauté par environ 250 Pères et Frères, dont 5 évêques. Ils possèdent plusieurs belles missions, principalement en Ouganda. Mais il leur reste encore un gros travail à faire, car à peine trois millions, sur les 30 millions que renferme leur immense champ d'apostolat, sont convertis.

Monseigneur de Lavigerie établit des orphelinats pour les enfants et les filles abandonnés, les instruisit de la religion chrétienne, et, quand ils étaient en âge, il les unissait en mariage... puis il les installait dans des villages créés exprès pour eux auprès d'Alger. Il fournissait *gratis* à chaque nouveau ménage : une parcelle de terrain, une maison, une charrue, une paire de bœufs et les instruments agricoles indispensables.

Ces villages rappelaient par leur piété et leurs bonnes mœurs les "Réductions" du Paraguay. Ils faisaient l'étonnement et l'admiration des Arabes qui se les montraient du haut de leurs montagnes en disant :

— Ce sont les maisons des fils du marabout.

L'un de ces Arabes, vénérable vieillard, assistait un jour à l'installation de douze nouveaux ménages. Après la cérémonie il demeurait pensif et silencieux.

A quoi songes-tu, Ben Kheira? lui demanda un missionnaire.

— Je pense, répondit-il avec son flegme arabe, que depuis que le monde existe, on n'a jamais vu que Dieu et ce marabout (C'est ainsi qu'il désignait Mgr Lavigerie) donner ainsi pour rien, à des enfants abandonnés, les terres, les maisons et les bœufs."

Créé cardinal en 1882, avec les titres d'archevêque de Carthage et d'Alger, il devint en même temps administrateur apostolique de la Tunisie, récemment conquise par les Français, délégué apostolique des missions du Sahara et du Soudan, et primat d'Afrique.

Après un quart de siècle passé au service de l'Eglise d'Afrique, dont il fut la principale gloire au XIX^e siècle, ce vaillant apôtre alla, le 27 novembre 1892, recevoir le salaire que Dieu promet aux "bons ouvriers".

Qu'on songe à tout le bien accompli par ce missionnaire et ses Pères Blancs, et qui ne se serait pas fait si les parents du cardinal Lavigerie s'étaient opposés plus longtemps à la vocation de leur enfant, et l'on verra quelle terrible responsabilité encourent ceux qui empêchent une vocation voulue par Dieu...

F. de J

LE PRÊTRE

1. — Dans le monde qui se débat
Tourmenté d'un rude combat,
Quel sauveur va nous apparaître ?
Le prêtre.
2. — Dans la honte, dans la torpeur,
Quand tout fléchit, quand tout a peur,
Qui sait vivre, agir, combattre, être ?
Le prêtre.
3. — Peuple perdu, peuple égaré,
Peuple par des traîtres trompé,
Puissé-je te faire connaître
Le prêtre.
4. — Quand la vie au berceau sourit,
Qui marque au front du cher petit

Le sceau qui pour Dieu le fit naître ?
Le prêtre.

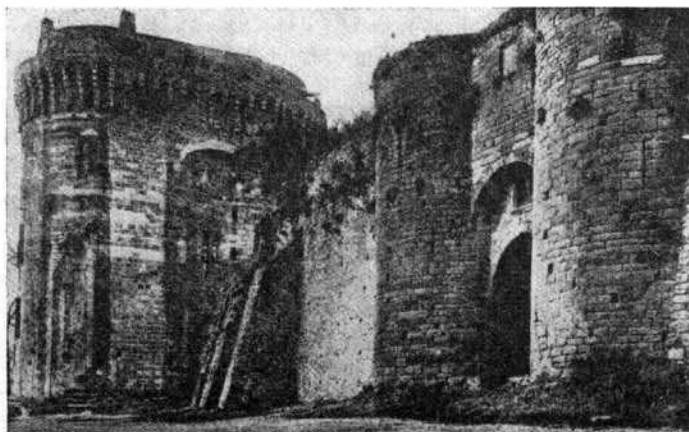
5. — Dans l'angoisse, dans la douleur,
Lorsque l'on souffre, lorsqu'on meurt,
Près de soi qui voit-on paraître ?
Le prêtre.
6. — Qui fait le guet ? qui fait le serment ?
Chevalier du Saint Sacrement,
Qui passe l'heure avec le Maître ?
Le prêtre.
7. — O tâche ! ô rôle immense et beau !
Vivre pour Dieu jusqu'au tombeau,
Souffrir, mourir, martyr peut-être !
O prêtre !

Que veut dire cette expression : "Payer en monnaie de singe" ?

Elle signifie : "ne pas payer sa dette et se moquer de son créancier. Autrefois il fallait acquitter un droit de péage pour passer les ponts. Or les montreurs de singes se libéraient de ce droit en faisant exécuter un tour devant le péager. D'où l'expression.

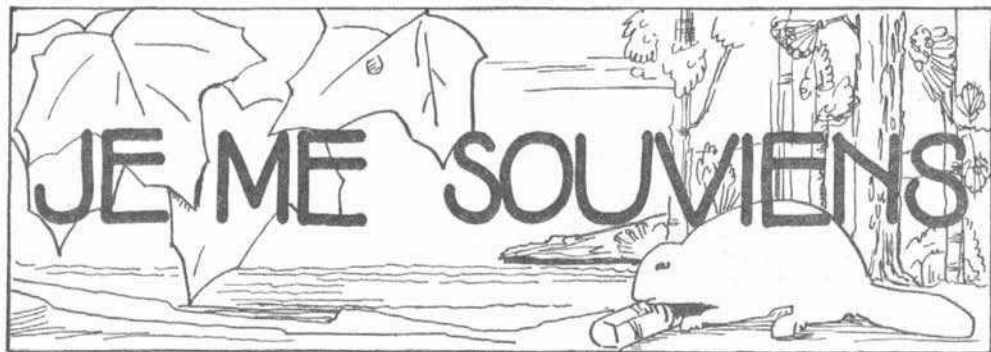
Qu'appelle-t-on Balise ?

On appelle balise un pieu ou mât planté dans l'eau pour indiquer aux navires le passage le plus sûr. — Nos pères, étant pour la plupart fils de marins, ont donné ce nom aux petits arbres ou branches d'arbres qu'ils plantaient, en hiver, le long d'une route pour la retrouver après les fortes tempêtes.



Le château
d'Anne de Bretagne
à Dinan (France)

Qui ne connaît la chanson
"C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots
Qui sortait de son domaine,
En sabots, mirlitonaine
ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois.



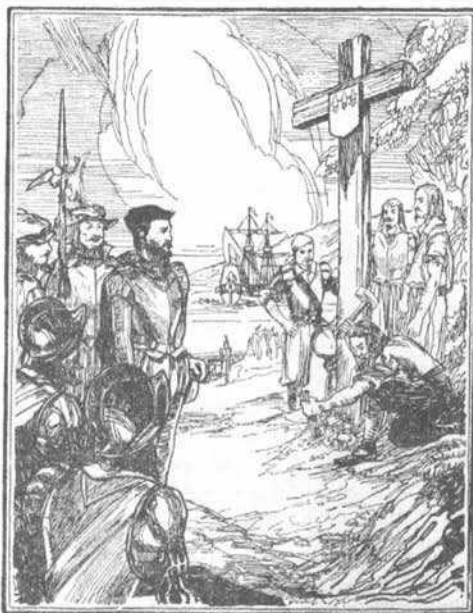
Un soir de septembre 1760, les drapeaux français brûlent à l'île Sainte-Hélène. Le crépitement des hampes embrasées et le murmure de la flamme claire ont comme un accent triste et doux, qui ressemble aux dernières paroles d'une mère à l'enfant qu'on lui arrache brutalement : "Souviens-toi que je t'ai donné la vie."

Les grands érables, drapés dans leur chlamyde d'or et de pourpre, ont recueilli l'adieu de la Mère-patrie. Et le Canadien-français a gravé sur son blason, ce dernier salut avec la feuille d'érable. Ne vous étonnez pas si, quelquefois, il médite en son cœur, avec at-

tendrissement, sa chère devise; ne lui en voulez pas quand il en précise le sens et qu'il se dit tout ému :

"Je me souviens" de la foi de ma Mère-patrie, de cette foi plantée sur mon sol natal avec la croix de Cartier, de Champlain, de Maisonneuve, de cette foi scellée par le sang des Brébeuf et des Lallemand. Un jour, la protestante Albion exigea de nos pères un serment sacrilège. Leur cœur répondit : "Je me souviens", parce que la foi française était ferme en eux comme le granit des falaises bretonnes. L'Institution Royale voulut les obliger à fréquenter ses écoles; ils se groupèrent autour de leurs curés; le sanctuaire leur conserva le souvenir de leurs croyances. La lutte finie, les œuvres de la foi s'épanouissent sous notre ciel bleu : nos premiers artistes dressent des plans de chapelles, nos paysans sèment des croix le long des chemins comme les grains dans leurs prairies. Montréal, la ville aux cent clochers est, en 1910, le théâtre d'une apothéose magnifique à Jésus-Hostie lors de son Congrès eucharistique international. Notre peuple acclame encore le Christ-Roi aux Plaines d'Abraham en 1938, dans la cité trifluvienne en 1941. Partout, vibre la foi des anciens jours au cœur d'une nation qui se souvient !

"Je me souviens" de notre langue "aux sons moelleux" comme l'a si bien chantée un poète des nôtres. "Langue de feu" que l'Anglo-Saxon veut me ravir, je t'ai conservée avec mon Crédo, grâce à une déchirante bataille. Quelles actions de grâce nous devons à Bédard, à Lafontaine, à Georges-Etienne Cartier, à Ludger Duvernay, héroïques défenseurs de nos institutions, de notre langue et de nos lois ! Ils ont porté des coups



*Je me souviens de cette foi plantée
avec la croix de Cartier...*

mortels aux féroces désirs de Craig, de Durham. Ils ont bien mérité de la patrie en déclarant que l'anglais soit pour les bords de la Tamise mais que le français reste sur les rives du Saint-Laurent. L'heure du triomphe est venue : les écoles, les collèges, les universités, sont bâtis à l'ombre des croix et des clochers victorieux. Des œuvres de notre littérature naissante sont couronnées par l'Académie française. Le petit enfant présente à sa mère ses premières créations ; ainsi notre "petite France" offre à l'appréciation de son ancienne métropole ses premières productions littéraires et un sourire bienveillant encourage ses efforts. En 1912 et en 1937, deux Congrès de Langue française, tenus au cœur du vieux Québec, attestent de la vitalité, chez nous, du verbe des aïeux.

France, "je me souviens" de ta foi et de ta langue. Je les fonds toutes deux en une indivisible unité ; je ne parle l'une que pour conserver l'autre intacte et je n'affirme l'une que pour embellir l'autre. Je souffre pour elles deux ; quand le Britannique hostile flétrit mon titre de Canadien français, c'est ma religion qu'il méprise, tant elles sont unies. Mais, "je me souviens" quand même et toujours.

"Je me souviens" pour garder ce que tu m'as légué. Tu m'as laissé quelque chose de ton âme loyale, chevaleresque, chrétienne ; quelque chose aussi de ton cœur franc et jovial. Je te bénis, France, et Dieu avec toi, de m'avoir donné pour ancêtres les marins qui faisaient vœu à "la bonne sainte Anne" de lui élever un sanctuaire à Beupré ; les colons qui, à mi-jambe dans la neige, accomplissaient en pleine forêt, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Roc-Amador ; les chevaliers de la Vierge qui suivaient leur capitaine portant la croix au sommet du Mont-Royal.

"Je me souviens" qu'ils ne sont pas venus pour la richesse mais pour le règne du Christ. Ils quittaient la jouissance des biens matériels pour procurer aux âmes païennes les délices des biens éternels ; c'étaient des preux comme Charlemagne et comme saint Louis. Je te bénis, France, et Dieu avec toi, de nous avoir donné pour mères les paysannes qui savaient manier le fuseau ; les mamans qui endormaient leurs petits aux refrains des ballades normandes ou bretonnes ; les fem-



Je me souviens de ces femmes venues non pour la richesse, mais pour le règne du Christ.

mes qui nous ont transmis le culte du devoir domestique accompli la chanson sur les lèvres et le ressort mystérieux de la joie au cœur.

"Je me souviens", pour que mon peuple joue bien en Nouvelle-France son rôle de nation catholique. Ne doit-il pas, ici, élever la société au-dessus du matérialisme ambiant, conserver le goût du beau, entraîner les individus dans la voie évangélique ?

"Je me souviens" avec joie, car tu connus des jours de gloire et j'ai foi que tu triompheras toujours des ennemis de la chrétienté. "Je me souviens" avec amour, car ton influence dans le monde fut grande et bientôt ta lumière, j'en ai la ferme espérance, aura des reflets plus brillants que jamais. "Je me souviens" avec émotion car tu fus noble et belle et je t'aime toujours. J'aime ton esprit droit, ton honneur inviolé, ta figure souffrante.

"Je me souviens" que tu seras toujours la Fille aînée de l'Eglise et, parce que le sang français coule dans mes veines, mon blason garde en mon cœur le souvenir de trois amours indissolubles : l'Eglise, Québec et la France."

F. de J.

LA FLEUR DE MARTHE

Marthe n'avait que quatre ans. Avec son papa, sa maman, sa sœur Hélène et son frère Charles, elle habitait à la campagne, au pied d'une colline boisée. Elle avait, comme sa sœur et son frère, l'une et l'autre plus âgés qu'elle, les goûts simples des enfants de la campagne, et jamais elle ne pleurait pour obtenir ce que sa mère ne pouvait ou ne voulait pas lui accorder. Elle n'était cependant pas sans défaut : elle se laissait facilement tenter par la gourmandise ; ce fut son malheur.

Un jour, la maman cueillit dans un arbre du jardin de belles pommes bien mûres et en plaça une sur l'assiette de chacun de ses enfants.

Quelques instants après, quand la maman revint dans la salle à dîner, elle s'aperçut qu'il manquait un fruit ; elle chercha partout mais ne trouva point la pomme qui était disparue. Elle aurait bien pu en cueillir une autre pour remplacer celle qui manquait, mais elle ne pouvait fermer les yeux sur cette indélicatesse.

La grande sœur Hélène, âgée de sept ans, soignait les petits canards dans la basse-cour. La mère l'appela :

— "As-tu pris une pomme sur la table, Hélène ?"

— "Non, maman, je n'en ai point pris."

— "Tu ne te trompes pas, tu n'en as pas pris ?" insista la mère plongeant son regard dans les grands yeux noirs d'Hélène.

— "Non, maman", répondit de nouveau la petite.

Pendant ce temps, Marthe s'était approchée, mais quand elle sut de quoi il s'agissait, elle s'esquiva bien vite.

— "Qui est passé par la salle à dîner ?" continua la mère, s'adressant à Hélène, car elle était anxieuse de connaître la coupable.

— "Plusieurs y sont venus, répondit Hélène, mais je ne sais pas qui a pris la pomme".

Sa voix tremblait ; elle souffrait d'autant plus d'être soupçonnée, que la semaine précédente elle avait pris un morceau de sucre sur la table et avait nié l'avoir fait.

Hélène, Charles et Marthe furent successivement interrogés, mais personne ne savait ce que la pomme était devenue. Les soupçons de la maman pesèrent de plus en plus sur la pauvre Hélène. Après la prière du soir, celle-ci se jeta au cou de sa mère en pleurant : "Maman, ce n'est pas moi qui ai pris la pomme, non ce n'est pas moi, maman". La mère prit sa fillette dans ses bras, la porta dans son lit, l'embrassa, lui souhaita une bonne nuit et se retira.

Marthe était couchée dans son petit lit, mais elle ne pouvait dormir ; il lui faisait mal au cœur d'entendre pleurer Hélène. Tard dans la nuit cependant, les petites s'endormirent.

Un ange, l'ange gardien de Marthe s'approcha d'elle : "Viens, petite", dit-il, la prenant

par la main et il plana vers le grand ciel étoilé. Ils montaient toujours plus haut ; ils s'arrêtèrent enfin devant une grande porte toute d'or.

"Nous sommes arrivés au jardin du ciel", dit l'ange ; il prit une clef et ouvrit la porte. Marthe n'en pouvait croire ses yeux ; elle n'avait jamais vu un jardin aussi fleuri.

— "A qui ce jardin-ci appartient-il ?" demanda-t-elle émerveillée.

— "C'est au bon Dieu, reprit l'ange, mais viens, je veux te dire pourquoi je t'y ai amenée."



C'est toi qui a pris la pomme !...

"Quand le bon Dieu confie une âme à un ange, une nouvelle fleur s'épanouit dans ce jardin. La fleur grandit avec l'enfant et elle devient d'autant plus brillante de blancheur que l'enfant se montre plus aimant et complaisant pour ses père et mère et ses frères et sœurs. Mais si cet enfant devient menteur, gourmand, mal élevé, querelleur, alors des taches noires apparaissent sur la fleur, et elles ne peuvent être lavées que par les larmes de la contrition ; si l'enfant n'éprouve aucun regret, la fleur se fane et périt. Tous les soirs je viens regarder ta fleur et je l'ai toujours trouvée d'un blanc pur. Mais hier, un grand changement est survenu. Regarde plutôt toi-même".

Marthe se pencha. Il y avait une grande tache sur la fleur. Des larmes plein les yeux, elle regarda l'ange :

— "Qu'ai-je donc fait ?" demanda-t-elle.

— "Pourquoi ne dormais-tu pas hier soir ? Pourquoi entendais-tu ta sœur pleurer ?" deman-

da l'ange. Pourquoi n'osais-tu pas regarder ta mère bien en face en lui souhaitant le bon soir ? ... C'est toi, Marthe, qui a pris la pomme. C'est toi qui laisse planer des soupçons sur Hélène. J'ai demandé au bon Dieu la permission de te montrer ta fleur avant qu'elle ne meure tout à fait."

Marthe versa des larmes de repentir; elle reconnut sa faute et promit de se corriger. Tremblante, elle se pencha de nouveau sur sa fleur; une larme tomba sur la tache et l'effaça.

Alors l'ange la prit dans ses bras et plana vers la terre; doucement, il la déposa dans son petit lit et lui ferma les paupières.

Le soleil brillait déjà quand elle s'éveilla. Elle se leva sans bruit et s'approcha d'Hélène.

— "Chère Hélène, dit-elle, confuse et repen-

tante, hier maman a demandé qui avait pris la pomme; elle a pensé que c'était toi, mais... et la voix de la petite tremblait, ... c'est moi qui l'ai prise."

— "Toi, Marthe?"

— "Oui, reprit Marthe en pleurant.

La mère qui venait d'entrer demanda la cause de ses larmes. Marthe avoua sa faute: "Je ne le ferai plus jamais, Maman, c'était la première fois, et je ne le ferai plus jamais, jamais."

La maman lui pardonna car elle vit que Marthe regrettait sa faute. Et Hélène se consola.

Dans la suite, la petite Marthe a été fidèle à sa promesse: elle craignait tant de voir sa fleur se faner et périr!

Mendicité moderne

Dans un café des boulevards, à Paris, entre un jeune homme assez misérablement vêtu. Il fait la quête.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, dit-il.

— Mais vous n'êtes pas aveugle? lui fait remarquer un monsieur.

— Non, mais je demande la charité pour mon camarade aveugle qui est dehors.

— Et qu'est-ce qu'il fait dehors, l'aveugle?

— ... Il regarde si les agents ne viennent pas.

Boulettes

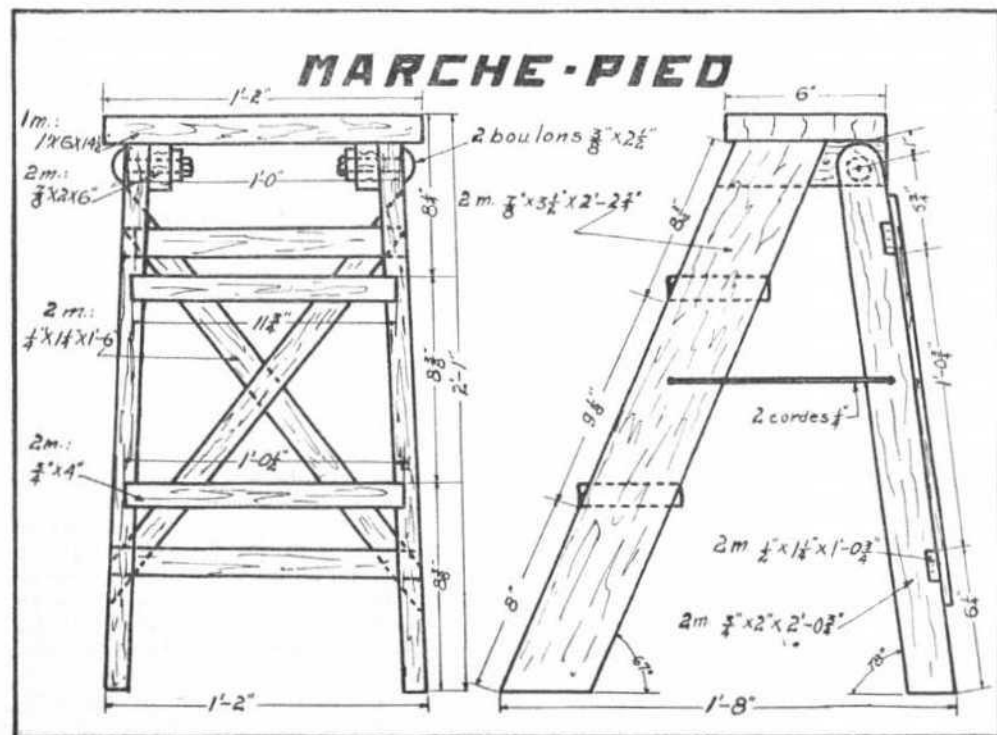
Pendant la classe, une boulette traverse la salle et vient frapper le crâne tant soit peu dénudé du professeur.

Celui-ci se retourne brusquement:

— Qui a lancé cette boulette? Le savez-vous, François?

— Oui, Monsieur, mais, vous savez, j'aimerais autant ne pas le dire.

Le Maître. — C'est pousser le scrupule un peu loin, François, mais je suis content de vous voir donner cette preuve de bonne camaraderie; vous pouvez vous asseoir.



Les plantes en voyage

Les plantes en voyage ! Va-t-on nous faire croire maintenant que plantes et arbres se promènent ? Ne les voit-on pas toujours à la même place ?

— Ne t'impatiente pas, gentil lecteur, et laisse-moi te donner quelques explications. N'es-tu jamais revenu à la maison, après une randonnée dans les bois ou les prés, les bas et le pantalon couverts de petites boules piquantes, grosses comme le pouce ? Tu t'es même amusé à en lancer sur tes frères et sœurs à ton retour. Tu ne t'en doutais certainement pas, mais cette plante, la bardane, s'est servie de toi pour voyager gratis.

— Oh ! oh ! je devine. C'est lorsque les plantes sont en graines qu'elles voyagent.

— Justement, et tu en connais nombre d'autres qui se cramponnent aux objets, tout comme les petits gamins qui s'accrochent à l'arrière des voitures. La bardane, le chardon, la lampourde, les bidents ou fourchettes, n'ont pas bonne réputation.

Mais ne crois pas que toutes les plantes méritent cette mauvaise renommée. Quelques-unes voyagent en avion, d'autres en parachute, et certaines même effectuent une croisière de plusieurs centaines de milles.

— Voilà qui est intéressant !

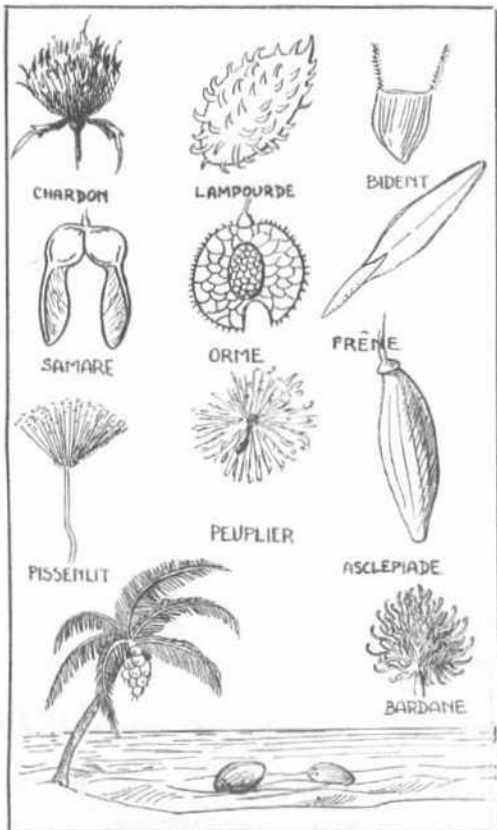
Il arrive souvent qu'au printemps, lors d'un grand vent, de petits avions sans pilote se détachent des érables et vous cinglent la figure.

— Oui, oui. On appelle cela des gousses et, dans la région de Buckingham, où habite l'un de mes cousins, on les nomme "bananes".

— Très bien. Mais gousse et banane sont des surnoms. Leur vrai nom est *samare* ; c'est la graine de l'érable. Au bout de la semence, s'allonge une grande aile qui rappelle une hélice d'avion. Quand la samare est mûre, elle se détache de l'arbre, et cette graine ailée tournoie et va tomber loin de la plante-mère.

D'autres graines d'arbres n'ont rien à envier à celles de l'érable : Celles de l'orme et du frêne, quoique différentes, volent tout aussi bien.

L'aéroplane existait donc dans la nature avant que l'homme y ait songé. Il n'a eu qu'à copier sur le modèle fait par Dieu, comme il l'a fait pour le "camera", pour le parachute et bien d'autres choses.



— Oui, oui, parlez-nous des plantes-parachutes.

— Pour moi, l'inventeur du parachute a pris son idée en regardant la graine de pissenlit se balancer tranquillement dans l'air pour se poser sans heurt bien loin de la plante-mère.

— On voit sur les dictionnaires Larousse une femme souffler sur une de ces plantes.

— Qui n'a pas imité ce geste et qui n'a pas soufflé sur une de ces fragiles boules argentées pour admirer ces parachutes flotter dans l'air et atterrir au loin ? Mais ce n'est pas tout. S'il arrive que l'une de ces graines tombe à l'eau, les poils mouillés se rapprochent les uns des autres et, en même temps, emprisonnent une bulle d'air qui sert de flotteur et permet à la rescapée d'aborder saine et sauve.

La graine du peuplier et celle de l'asclépiade, qu'on nomme aussi "petit cochon",

cotonnier ou petit mouton", empruntent le même moyen facile pour voyager.

Vous avez dit que certaines plantes voyagent par bateau. . . .

— Comme tu es impatient ! . . . Oui, il en est une surtout, plante ambitieuse que celle-là, qui rêve de peupler le monde entier de ses enfants. Bien qu'elle ne croisse pas en terre québécoise, tu la connais certainement. Tu as vu de ces graines, gros fruits ronds, dans la vitrine des marchands de fruits. Tu t'en es certainement régalingé. Ta maman en saupoudre quelquefois ses tartes au citron. . . . Tu ne devines pas ? . . . Il est vrai que c'est un fruit exotique, et que, pendant la guerre, les bateaux transportaient d'autres fruits de cette forme, mais pas mangeables, ceux-là. . . . Ils. . . .

— Je l'ai ! je l'ai ! c'est le coco.

— C'est bien cela. Dieu a donné à toutes les plantes le moyen de se reproduire. Mais la graine du cocotier est trop grosse pour être emportée par le vent comme la samare de l'érable. Alors, Dieu, qui n'est jamais pris au dépourvu, lui a donné ce moyen ingénieux : la navigation. Le cocotier s'élève au bord de l'eau. Le coco mûr, en tombant de l'arbre, a bonnes chances de rouler à l'eau. C'est ainsi que d'énormes cocos, pesant parfois jusqu'à cinquante livres, partis des îles Seychelles, au large de l'Afrique, vont s'échouer sur les côtes de Malabar aux Indes, ou sur celles des îles de la Malaisie. Pour parcourir cette distance, il leur faut faire un voyage de quinze cents à deux mille milles.

Dans notre pays, d'autres graines plus petites, ont également le pouvoir de flotter et se paient, elles aussi, le luxe d'une croisière. Elles remontent même nos rivières et nos lacs et changent peu à peu l'aspect de nos rives par les nouvelles plantes qu'elles y apportent.

Comme tu le vois, la nature varie les voyages au grand bénéfice des plantes, ses amies.

Rappelle-toi que les principaux agents qui aident à la dispersion des plantes sont : le vent, l'eau, les animaux et l'homme.

Rappelle-toi aussi que la Nature est remplie de secrets et de choses curieuses qu'elle ne livre qu'aux chercheurs. . . . Ouvre donc tes yeux, et ne passe pas, comme un aveugle, à travers un monde que Dieu s'est plu à embellir de tant de beautés et de merveilles.

Fr. GASTON-MARIE

CONCOURS de PAQUES

195 Lecteurs et Lectrices ont pris part au concours de Pâques.

Dans leurs écoles on reçoit de nombreuses revues de jeunesse, de 1 à 14, soit une moyenne de 5 par école. Les divers abonnés en reçoivent chacun de 1 à 7, ou 3 en moyenne.

Le premier choix de 171 concurrents est pour "L'Abeille"; celui des 24 autres se partage entre diverses revues. "L'Abeille" a donc la préférence de 88% des lecteurs.

Les raisons données pour motiver ce choix sont : 1° la présentation de "L'Abeille" est toujours soignée; 2° ses histoires sont variées et captivantes; 3° ses gravures sont belles; 4° ses mots croisés instruisent et ses mots pour rire dérident; 5° enfin, elle intéresse tout le monde, petits et grands.

L'augmentation constante du tirage de "L'Abeille", de 12,000 en 1943 à 32,000 en 1947; augmentation réalisée sans campagne tapageuse et malgré la pression exercée en plusieurs milieux en faveur de ses concurrentes, confirme l'opinion exprimée par nos lecteurs.

"L'Abeille" en effet se recommande d'elle-même et s'impose par sa valeur et son intérêt, partout où on ne lui barre pas le chemin. . . . Qu'on se le rappelle en septembre prochain, et que partout on s'y abonne plus nombreux que jamais !

VIVE L'ABEILLE ! *La reine des revues de jeunesse.*

GAGNANTS DU CONCOURS DE PAQUES.

Pierre Bourgault, Collège Brébeuf, Montréal. — Aline Villeneuve, Normandin, P. Q. — Claude Dubé, Rawdon, P. Q. — Madeleine Duranceau, 2535, Quesnel, Montréal. — Vital Nadeau, Sully, P. Q. — Maurice Bray, Nomingue, P. Q. — M. D. Maurice, Roberval, P. Q. — Marie Girard, Saint-Emile, P. Q. — J.-P. Lacasse, Plessisville, P. Q. — Christian Ascoet, Douarnenez, France. — Monique Côté, Bedford, P. Q. — Jean-Guy Haspect, Buckingham, P. Q. — Cécile Simard, Les Bergeronnes, P. Q. — Antoine Renaut, St-Pierre Quilbignon, France. — André Nadeau, St-Charles de Bellechasse, P. Q. — Guy Gilbert, Sherbrooke, P. Q.

Prix : Une Abeille reliée.

Gagnants des mots croisés d'avril et mai :

Jean Aumont, Farnham, P. Q.
Louis Corbel, Landerneau, France.
Madeleine Duranceau, Montréal, P. Q.
Raymond Frenette, Farnham, P. Q.
Pierre Hostiou, Hennebont, France.
Denise Laliberté, Cowansville, P. Q.
Jean Lambert, St-Charles de B., P. Q.
Yves Lambert, Ville Emard, Montréal, P. Q.
Jean Le Roux, Hennebont, France.
Serge Tardif, Redon, France.
Serge Trudel, Nomingue, P. Q.

De quoi vous entretenez-vous en chemin ?

C'est tout naturel, mes petits amis, que vous sortiez joyeux de l'école pour retourner à la maison, et que vous vous entreteniez de choses qui vous intéressent, de vos leçons, de vos devoirs, d'une excursion à la campagne, d'un livre dont la lecture vous a particulièrement intéressés.

Aussi longtemps que vous vous entretenez de ces sujets, votre bon ange est au milieu de vous veillant sur la santé des corps et encore plus sur celle des âmes. Mais si dans vos conversations il se glissait quelque chose qui déplaît à Dieu, votre bon ange en serait profondément peiné, et il s'éloignerait de vous.

Soyez **charitables** si vous voulez plaire à Dieu. Ne faites pas comme Berthe (Oh ! la mauvaise langue !) qui rapporte à tout le monde ce qui se passe dans sa classe : "Emma n'a pas su ses leçons ce matin... Lize a fait dix fautes dans sa dictée, elle est la dernière de la classe..." De tels propos ne sont ni gentils, ni charitables. Bien des enfants dépourvus de talent ou de mémoire travaillent cependant avec courage et ils ont beaucoup plus de mérite que d'autres qui brillent aux premières places.

Soyez **respectueux**. Ne faites pas comme Charles, le gros garçon mal élevé, qui rapporte à ses camarades tout ce qui se passe chez lui : "Maman n'était pas contente hier soir parce que papa est arrêté à l'auberge en revenant du travail... Papa s'est fâché parce que maman s'est achetée une nouvelle robe..." Avec le même sans-gêne il critique son professeur : "Il m'a gardé en retenue parce qu'il s'est levé de mauvaise humeur... Il me demande toujours les questions les plus difficiles parce que je ne suis pas son préféré..." Parler ainsi, c'est ou-



OH ! LA MAUVAISE LANGUE !

blier le quatrième commandement de Dieu qui nous ordonne d'honorer nos parents et tous nos supérieurs.

Soyez **honnêtes**. Seriez-vous toujours à l'aise si vos parents ou vos maîtres arrivant à l'improviste au milieu de vous surprénaient votre conversation ? Si vous vous sentiez confus, ce serait un signe évident que vos discours ne sont pas ceux d'un enfant chrétien.

De quoi vous entretenez-vous avec vos camarades ? A cette question, puissiez-vous toujours répondre, chers amis : "Nous ne tenons que des propos joyeux et honnêtes qui ne sauraient causer ni surprise, ni peine à nos anges gardiens ou à nos parents."

A QUI LES BICYCLETTES ?

Qui possède les coupons (C-O-U-P-O-N-S) chanceux ?

Une **dernière** fois, regardez vos Abeilles des mois suivants :

Nous avons hâte de recevoir ces **coupons** pour livrer les bicyclettes. Plusieurs nous ont envoyé, bien inutilement, les listes où figuraient ces numéros. Chaque abonné aurait pu en faire autant, puisque toutes les Abeilles contenaient ces listes.

Février,	page 167,	coupon	No 13713;
Décembre,	— 124,	—	No 8201;
Septembre,	— 25,	—	No 20368;
Janvier,	— 153,	—	No 23802;
Octobre,	— 57,	—	No 12955;

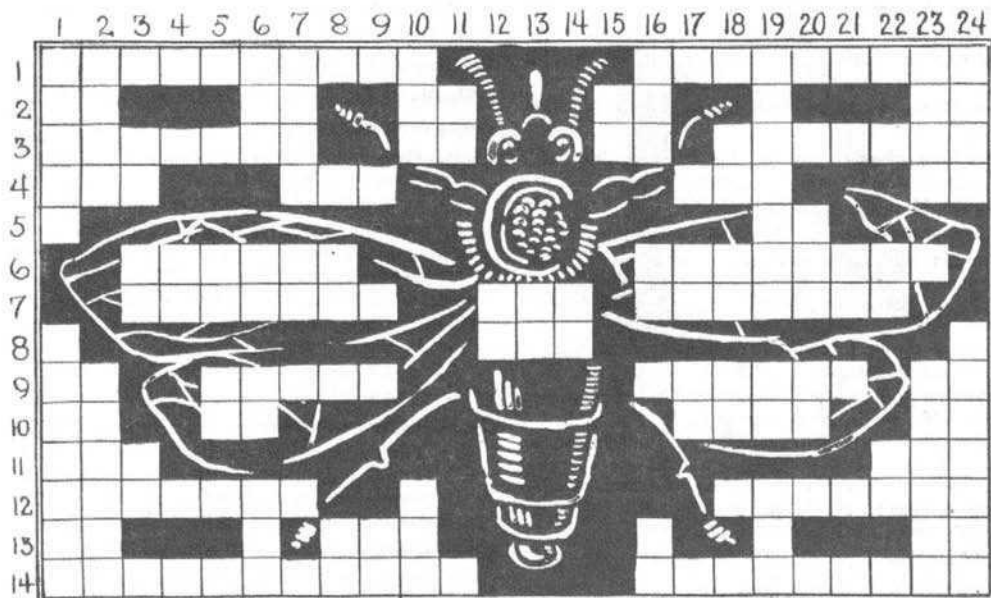
Si vos **coupons** de ces mois ne portent pas les numéros indiqués, inutile de nous les envoyer. Mais si vous avez l'un ou l'autre de ces

coupons, faites-les-nous parvenir **au plus tard, pour le 13 juin.**

TABLE GENERALE DES MATIERES pour 1946-1947

- Fleurs de sang :** pp. 28, 36, 82, 100, 134, 164, 214, 229, 280, 293.
- Martyrs du Christ :** pp. 18, 50, 70, 108, 138, 172, 198, 235, 262, 300.
- Jean-Marie de la Mennais :** pp. 22, 60, 90, 125, 203, 234, 278, 298.
- Héroïsme obscur :** pp. 12, 58, 87, 114, 146, 182, 210, 242, 268, 306.
- Savoir découvrir :** pp. 26, 45, 92, 120, 149, 168.
- Je me souviens :** pp. 196, 312.
- Chants :** Hirondelette voyageuse, p. 24. — Le garçon modèle, p. 64. — La Ste-Catherine, p. 96. — Berceuse, p. 128. — L'oraison de Marie, p. 160. — La Sainte-Famille, p. 191. — La sœur aînée, p. 224. — Les trois épis, p. 256. — Le paysan, p. 267. — La fête de papa, p. 297.
- Saynètes :** La royauté disputée entre cinq lettres, p. 116. — Un petit Canadien, ça ! p. 158. — Le dîner de Lucie, p. 185. — C'est dix sous, p. 213. — Imbécile, va ! p. 250. — La fête des mères, p. 276. — La fête de papa, p. 297.
- Mots croisés :** pp. 15, 44, 77, 126, 157, 178, 205, 245, 288, 320.
- Dérignons-nous :** pp. 21, 31, 54, 89, 119, 153, 170, 223, 227, 239, 253, 309.
- Bricolage :** pp. 11, 40, 77, 126, 150, 190, 223, 239, 287, 315.
- Au service des jeunes :** Le Frère Joas, pp. 42, 94. — Le Fr. Alphonse-Rodriguez, p. 57. — Nos nouveaux supérieurs, p. 68. — Le Fr. Didier-Marie, p. 190. — Le Fr. Théophile-Isidore, p. 201. — Le Fr. Colman-Eugène, p. 233. — Le Fr. Donat-Marie, p. 266. — Le Fr. Elphège-Marie, p. 296.
- Missionnaires :** Vers l'Ouganda, p. 25. — Pour Haïti, p. 105.
- Nos belles familles canadiennes :** La famille A. Perreault, p. 27. — Famille Mayrand, p. 53. — Lucien Ménard, p. 105. — Alphonse Julien, p. 141. — Johnny Duval, p. 159. — F. Ouellet, p. 167. — Arthur Legendre, p. 175. — Joseph Bouvier, p. 221. — Bruno Beauchemin, p. 224. — Joseph Poulin, p. 303. — Arthur Fortier, p. 308.
- Nos jeunes artistes :** Jean Le Tourneur, p. 32. — Roger Nobert, p. 73. — Remi Crête, p. 249.
- Belle âme de jeune :** pp. 106, 142, 188.
- Biographies en histoires :** Ernest Gagnon, pp. 62, 79. — Crémazie, p. 179. — Le cardinal Lavigier, p. 310.
- Illustrations :** De l'esprit pour deux, p. 48. — Un coup de poing récompensé, p. 80. — Le chemin du bonheur, pp. 112, 144. — A têtù, têtù et demi, p. 176. — Pour avoir dit la vérité, p. 208. — Des oies à une patte, p. 240. — La gaieté française, p. 272. — Histoire de carrosse, p. 304.
- Photos :** Au camp Notre-Dame : pp. 23, 35, 43, 54, 85, 93. — Lourdes, pp. 163, 169, 171, 187. — St-Malo, pp. 181, 192. — Roscoff, p. 222. — Fall River, pp. 246, 252. — St-Brieuc, pp. 259, 260. — Arvida, pp. 264, 284. — Buckingham, p. 309. — Dinan, p. 311.
- Le courrier de l'Abeille :** pp. 127, 187, 255.
- L'Abeille en France et aux Etats-Unis,** pp. 254, 255.
- Savez-vous que :** pp. 136, 247.
- Récits divers :** Au bord de l'éternité, p. 74. — Le cadeau de Noël, p. 117. — Le conte de Noël, p. 122. — Grandeur d'âme, p. 152. — La mort du blasphémateur, p. 154. — Le conventum des vertus, p. 155. — Histoire d'une tabatière et d'une pipe, p. 202. — Un élève de Durer, p. 218. — Légende des deux larçons, p. 251. — Je cours me confesser, p. 285. — Un brave petit montagnard, p. 286. — Le retour au bercail, p. 302. — La fleur de Marthe, p. 314.
- Causeries scientifiques :** le film sonore, p. 40. — Le plasma sanguin, p. 95. — L'uranium, p. 151. — L'aluminium, p. 206. — La physique au service de la médecine, p. 247. — Les plantes en voyage, p. 316.
- Sujets religieux :** Hommage à Marie, p. 3. — Le centenaire de N.-D. de la Salette, p. 6. — Cinq jubilaires, p. 16. — Le Rosaire, p. 35. — Le dimanche des Missions, p. 47. — Le Christ-Roi, p. 55. — Valeur de la messe, p. 67. — La communion des Saints, p. 69. — Noël, p. 99. — Nouveaux prêtres, p. 121. — Noël et l'Epiphanie, p. 131. — Bon An ! p. 132. — La Sainte Famille, p. 133. — La fuite en Egypte, p. 137. — La Présentation au Temple, p. 163. — La semaine du dimanche, p. 169. — Le carême, p. 181. — Allez à Joseph, p. 195. — Crucifiez-Le, p. 227. — Jésus est ressuscité, p. 228. — Patronage de saint Joseph, p. 228. — Rossementement marital à Saint-Brieuc, p. 259. — Notre-Dame du Cap, pp. 259, 261. — Les vocations, p. 274. — Prière du soir, p. 283. — Juin, mois du Sacré-Cœur, p. 291. — Le congrès marital d'Ottawa, p. 292. — Le prêtre, p. 311.
- Divers :** Traître ou patriote, p. 4. — Les gagnants des bicyclettes pour 1945-46, p. 13. — Mon Fincaud est jaloux, p. 14. — Connaissez-vous le paradis soviétique ? p. 17. — Le menuier, son fils et l'âne, p. 45. — Pourquoi je n'aime pas la grammaire, p. 86. — Washington et le caporal, p. 111. — Comment l'Angleterre fut sauvée en 1940, p. 118. — Une situation embarrassante, p. 119. — Des parachutistes prennent le voile, p. 131. — Je le dirai à votre maman, p. 184. — Votre profession ? p. 207. — Pourquoi les souliers s'usent si vite, p. 220. — Que sont-ils devenus ? p. 222. — Le congrès des tées, p. 248. — L'attention à l'école, p. 265. — Les Franco-américains aux Etats-Unis, p. 271. — Comment on prend la liberté, p. 287. — Une mauvaise nouvelle, p. 287. — La scarpologie, p. 297. — De la perspicacité, p. 303. — Le concours de Pâques, p. 317. — De quoi vous entretenez-vous en chemin ? p. 318.

Mots croisés



Mots croisés : Guy Delelle, St-Hyacinthe.

Dessin : Fr. Denis-Raphaël

Horizontalement :

1. — Contraires à la bienséance (fém. plur.) — Marchands dans les bazars de l'Afrique.

2. — Conjonction, — adjectif possessif, — pronom indéfini, — abréviation de NUMERO, — parcouru des yeux.

3. — Racler l'intérieur d'une cheminée, — négation, — préfixe négative, — chanter un morceau de musique en nommant les notes.

4. — Pronom personnel, — article contracté, — instrument en fer pointu et courbé, — pronom personnel.

5. — Préposition.

6. — Qui travaille en dorure, — troupes de dix soldats chez les Romains.

7. — Exprimer par la parole, — qui n'est pas bien, — qui est à charge.

8. — Quadrupède plus petit que le cheval.

9. — Période de 365 jours, — pluie forte et passagère, — diamètre des médailles, — adjectif possessif.

10. — Article simple, — négation, — heure qui se récite après sexte, — pronom personnel.

11. — Fin (en anglais), — époque.

12. — Petites querelles, — divinité chez les sauvages d'Amérique.

13. — Négation, — trois fois, — terminaison d'infinifit.

14. — Qui estiment la valeur des choses, — qui tressent les cheveux.

Verticalement :

1. — Oiseau ressemblant à la grive, — ville d'Italie célèbre par ses vins,

2. — Instrument pour serrer les objets qu'on veut limer, — chant funèbre chez les Grecs.

3. — Note de la gamme, — préposition qui marque l'origine, — note de la gamme.

4. — pronom indéfini.

5. — Deux lettres de roc, — pronom indéfini.

6. — Principe de vie, — pronom relatif, — négation, — roi d'Israël.

7. — Racine dont on tirait un parfum, — deux lettres de duc.

8. — Note de la gamme, — pronom personnel.

9. — Petit ruisseau.

10. — Adjectif possessif, — fluide qui forme l'atmosphère.

11. — Négation. — 12. adjectif possessif. — 13. 365 jours.

14. — Article simple. — 15. Particule négative.

16. — Adjectif possessif, — note de la gamme, — lère note de la gamme.

17. — Négation, — pronom indéfini.

18. — Conjonction exprimant le doute, — adjectif démonstratif, — note de la gamme.

19. — Dent du chien, — contraire de *mou*, — adjectif indéfini, — village rendu célèbre par saint Jean Vianney.

20. — Date à partir de laquelle on compte les années, — article simple.

21. — Deux lettres de Dieu.

22. — Particule jointe à certains noms pour indiquer l'état antérieur, — conjonction.

23. — Terres entourées d'eau, — sert à se mirer.

24. — D'un goût acide (Féminin), — qui halent un bateau.

